

MIL
UN _____
O
LI _____ N D' R I _____ Z
HO _____

Horizon **o.bi.zo**

A. – [Dans une perception et une représentation de l'espace, horizon désigne une ligne]

1. a) Ligne circulaire où la terre et le ciel semblent se rejoindre et qui limite le champ visuel d'une personne en un lieu ne présentant pas d'obstacle à la vue. *La calèche sortit du bois. L'avenue de l'impératrice s'allongeait toute droite dans le crépuscule, avec les deux lignes vertes de ses barrières de bois peint, qui allaient se toucher à l'horizon* (Zola, *Cureé*, 1872, p. 329). *Regarde (...) le cercle d'horizon proche, fondu et reculer peu à peu* (Pesquidoux, *Livre raison*, 1928, p. 67)

DESSIN.

Ligne (idéale ou correspondant à la ligne d'horizon au sens supra) résultant de la projection sur un support du plan horizontal passant à la hauteur des yeux du dessinateur et sur laquelle est situé le (ou les) point(s) de fuite des lignes horizontales, dans le dessin perspective. *On doit préluder aux opérations de perspective en établissant trois lignes. La première est (...) la ligne de terre, (...) la seconde est la ligne d'horizon, qui est toujours à la hauteur de l'œil, (...) la troisième est une ligne verticale qui coupe à angle droit les deux premières* (Ch. Blanc, *Gramm. arts dessin*, 1876, p. 506).

b) Au sing. ou au plur. Point, portion de l'horizon repéré par rapport à un observateur ou aux points cardinaux. *D'un horizon à l'autre; les quatre horizons (veillii). J'ai vu le soleil suspendu aux portes du couchant (...). La lune, à l'horizon opposé, montoit comme une lampe d'argent dans l'orient d'azur* (Chateaubr., *Essai Révol.*, t. 2, 1797, p. 287)

2. Limite du champ visuel d'une personne en un lieu et/ou limite du paysage terrestre, apportée par un élément de ce paysage. Avec ses hauts clochers, sa bastille obscurcie, Posée au bord du ciel comme une longue scie, *La ville aux*

mille toits découpe l'horizon (Hugo, *Feuilles automne*, 1831, p. 787). Son cabinet lui parut étroit; un horizon trop proche aveuglait la fenêtre (Martin du g., *Devenir*, 1909, p. 98)

3. ASTRONOMIE

a) *Veillii*. Cercle idéal dans un plan perpendiculaire à la verticale d'un lieu, divisant la sphère céleste en deux parties, l'une visible l'autre invisible. (Dict. XIX^e et XX^e s.).
b) *Horizon astronomique*, p. ell., *horizon*. Cercle idéal dans le plan perpendiculaire à la verticale du lieu où se trouve l'observateur (et ses instruments d'observation), servant d'élément de référence du système des coordonnées horizontales pour le repérage des astres sur la sphère céleste. *Hauteur d'un astre sur l'horizon. Pour étudier le mouvement des astres, il faut d'abord déterminer leur position par rapport à des repères fixés par l'observateur. C'est la seule possibilité qu'offrent nos instruments. Ils repèrent les directions par rapport à l'horizon ou à la verticale. Cela définit les coordonnées locales ou coordonnées horizontales (azimut et distance zénithale)* (*Encyclop. univ.*, t. 21968, p. 680b).

– *P. métion. Horizon (artificiel)*. Dispositif comprenant une surface horizontale (bain de mercure ou miroir couplé avec un niveau d'eau) servant à déterminer l'horizon pour prendre la hauteur d'un astre. *Horizon gyroscopique*

B. – *P. métion, au sing. ou au plur. [Horizon désigne une étendue céleste et/ou terrestre]*

1. a) Partie du ciel et de la surface terrestre s'étendant à la limite du champ visuel d'un observateur en plein air et/ou voisine de l'horizon, généralement dans une direction donnée. *Observer, scruter l'horizon; horizon confus, fuyant, lointain; les lointains horizons* (littér.). *Les lignes noires des montagnes d'Asie, les horizons bas et vaporeux du golfe de Nicomédie, les crêtes des montagnes de l'Olympe de Brousse*

(...) apparaissent derrière le sérial (Lamart., *Voy. Orient*, t. 2, 1835, p. 379). *Salammbô s'avanza jusqu'au bord de la terrasse. Ses yeux, un instant, parcoururent l'horizon, puis ils s'abaissèrent sur la ville endormie* (Flaub., *Salammbô*, t. 1, 1863, p. 49)

b) En partie.

a) Partie du ciel et de l'espace voisine de l'horizon, généralement en tant que siège de phénomènes atmosphériques. *Le temps était couvert et par grains; mais toutes les parties de l'horizon s'éclaircirent successivement, excepté vers le sud* (Voy. *La Pérouse*, t. 3, 1797, p. 171). *Temps pénible. Le ciel est blasfard, l'horizon bouché. Un vent assez fort soulève des nuages de sable* (Gide, *Retour Tchad*, 1928, p. 897).

b) Partie d'un paysage voisine de l'horizon. *Les horizons boisés s'étendent au loin paisibles, comme pris de sommeil* (Loti, *Mon frère Yves*, 1883, p. 421).

2. [Gén. qualifié par un adj., ou un groupe adj., impliquant une dimension spatiale] Étendue terrestre d'une grande profondeur et/ou ne présentant pas d'obstacle à la vue, qui s'offre aux yeux d'une personne, généralement placée sur un lieu élevé. *La limite est indiquée par une haute montagne (...); je voulus aller la gravir pour contempler les horizons que l'on y découvre* (du camp, Nili, 1854, p. 136). *Voici le lac avec une toute petite mousse d'arbisseaux, sur un petit espace de l'un de ses bords dans cet horizon plat, immense, où il n'y a pas un arbre* (Barrès, *Cahiers*, t. 11, 1914, p. 25)

3. Étendue de ce qu'on peut voir d'un lieu. *Synon. vue, paysage. Qqc. barre, borne, limite l'horizon. Je n'aime pas un toit pour horizon* (E. de Guérin, *Journal*, 1838, p. 168). *L'Esterel (...)* barre la vue, fermant l'horizon par le joli décor méridional de ses sommets pointus (Maupass., *Contes et nouv.*, t. 2, Prem. neige, 1883, p. 412)

a) Paysage. *Le petit bras [d'une rivière] (...)* zigzagait à gauche, à droite, découvrant sans

Un million d'horizons

Montréal

Québec

Ce catalogue et les expositions dont il traite ont été produits dans le cadre de l'événement *Un million d'horizons* présenté dans le réseau Accès culture de la Ville de Montréal en 2017 à l'occasion du 375^e anniversaire de Montréal.

accesculture.com

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Vedette principale au titre :
Un million d'horizons

Catalogue de l'exposition *Un million d'horizons* (1×19=1000 000) tenue à Montréal pour souligner le 375^e anniversaire de Montréal, du 18 mai au 9 septembre 2017.

ISBN 978-2-9812131-6-7

1. Montréal (Québec) – Anniversaires – Expositions. 2. Art québécois – 21^e siècle – Expositions. I. Bachand, Nathalie, 1976–. II. Montréal (Québec).

FC2947.15.U5 2017
971.4'28007471428 C2017-941569-7

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017
Bibliothèque et Archives Canada, 2017

Ce projet est financé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal par le ministère de la Culture et des Communications et la Ville de Montréal.

Éditeur
Ville de Montréal
Service de la culture
Division du développement culturel
Édifice Louis-Charland,
Pavillon Prince, 5^e étage
801, rue Brennan
Montréal, (Québec) H3C 0G4

Coordination de production
Ingrid Vallus
Rédaction
Nathalie Bachand et Danièle Racine

Impression
Quadriscan

Conception graphique
Principal

Introduction

4	L'art et la gratuité du hasard	12, 68	Alice Jarry en collaboration avec Vincent Evrard	39, 95	Lysanne Picard et Joanna Chelkowska Makhfi
10	Un million d'horizons	13, 69	Anne-Marie Proulx	40, 96	Manuel Bisson
		14, 70	Annie Descôteaux	41, 97	Manuel Chantre
		15, 71	Bahar Taheri	42, 98	Marie-Douce St-Jacques
		16, 72	Caroline Gagné et Patrice Coulombe	43, 99	Mathieu Cardin
		17, 73	Chantal Durand	44, 100	Mathieu Latulippe
		18, 74	Claudette Lemay	45, 101	Mathieu Lévesque
		19, 75	Collectif Verdure	46, 102	Mériol Lehmann
		20, 76	David Lafrance	47, 103	Natacha Clitandre
		21, 77	Dominique Ferraton et Maia Iotzova	48, 104	Pascal Dufaux
		22, 78	Emmanuelle Jacques	49, 105	Patrick Bérubé
		23, 79	Eric Sauvé	50, 106	Paul Abraham
		24, 80	Etienne Rochon	51, 107	et Paul Brunet
		25, 81	Ève Cadieux	52, 109	Pavitra Wickramasinghe
		26, 82	François Quévillon	53, 110	Rosalie D. Gagné
		27, 83	Gilles Bissonnet	54, 111	Sabrina Ratté
		28, 84	Grégory Chatonsky	55, 112	Sofian Audry
		29, 85	Guillaume Lachapelle et Patrick Ma	56, 113	et Samuel St-Aubin
		30, 86	Hannah Claus	57, 114	Sandra Lachance
		31, 87	Jean-Maxime Dufresne et Virginie Laganière	58, 115	Sébastien Cliche
		32, 88	Jérôme Bouchard	59, 116	Suzanne Joos
		33, 89	Jonathan Plante		Yannick Guéguen
		34, 90	Jonathan Villeneuve		
		35, 91	José Luis Torres		
		36, 92	Julien Boily		
		37, 93	Katherine Melançon		
		38, 94	Laurent Lévesque		

L'art et la gratuité du hasard

C'est vers l'âge de dix ans que j'ai pris conscience de l'existence des arts visuels. Probablement un peu plus tôt en fait, à travers une forme d'intuition, une sorte de prescience; puis plus tard, en y posant un regard de plus en plus attentif. Mais surtout, c'est dans un lieu de diffusion adjacent à une bibliothèque que ces premiers contacts avec l'art ont eu lieu – c'est-à-dire un lieu semblable à ceux du réseau Accès culture. Il s'agissait d'un lieu de passage, où l'art était donné à voir à travers la gratuité du hasard. Le réseau

Accès culture, c'est notamment cette possibilité : que quelqu'un – enfant comme adolescent, adulte ou personne âgée – puisse découvrir l'art et l'intégrer à sa vie comme quelque chose de naturel. Simplement parce qu'il sera passé par la salle d'exposition avant d'aller remettre ses livres à la bibliothèque; qu'il aura eu cette curiosité, d'aller voir dans la salle adjacente ce qui s'y trame; que c'est facile d'accès et gratuit.

J'ai souvent repensé – ces derniers mois – à ces moments de ma jeunesse

où l'art se posait à la fois comme une interrogation et une réponse, dans ce lieu de diffusion où j'allais régulièrement voir et ressentir les choses qui s'y trouvaient – objets, peintures, dessins, etc. Ce projet de commissariat, que j'ai été invitée à réaliser pour le réseau Accès culture, a été une occasion de revisiter ce premier contact avec les arts visuels. Les lieux de diffusion d'Accès culture, nous le savons, offrent constamment des occasions semblables aux citoyens qui les fréquentent. Et celles-ci peuvent jouer un rôle important

dans la vie de ces personnes : le regard porté sur les choses peut en être transformé, parfois très subtilement, d'autres fois de manière significative. Dans tous les cas, c'est toujours une ouverture sur le monde, sur ce que j'appelle un million d'horizons.

Un million d'horizons, c'est ce que les artistes ayant pris part à ce projet ont offert aux citoyens et à Montréal pour son 375^e anniversaire. Allant de la peinture à la sculpture, de la photographie à l'impression numérique ou la sérigraphie, du dessin au collage, de l'installation

à la projection vidéo, les œuvres présentées dans le cadre de l'événement sont comme autant d'horizons sur lesquels porter son regard. Ces horizons laissent entrevoir un million de possibles, tant en résonance avec la ville qu'avec le citoyen qui l'habite, sa mémoire et son ouverture sur l'avenir. C'est ainsi que des œuvres d'art actuel touchant aux thèmes du territoire, de l'insulaire, de la cartographie, du paysage – urbain ou non –, de l'héritage, du patrimoine et de l'histoire – la grande et les petites –, de la communication et,

d'une certaine façon, de l'intuition et de l'imaginaire comme projection de l'esprit, ont été rassemblées, ou plutôt disséminées, aux quatre coins de la ville le temps d'un été.

Nathalie Bachand
Commissaire invitée
pour le réseau Accès culture

Un million d'horizons ($1 \times 19 = 1\,000\,000$)

Un événement en arts visuels et numériques du réseau Accès culture dans les 19 arrondissements montréalais pour le 375^e anniversaire de Montréal. Du 19 mai au 9 septembre 2017.

Le 375^e anniversaire de Montréal apporte son lot d'interrogations, de remises en question, de rétrospectives et de projections vers le futur. Afin de contribuer à cette effervescence, le réseau Accès culture a voulu proposer à la population montréalaise un événement en art contemporain dans les 19 arrondissements de la ville.

Pour la première fois dans l'histoire du Montréal actuel, toutes les maisons de la culture et les lieux de diffusion municipaux accueillent des artistes de Montréal et des régions dans un même événement pour offrir aux Montréalais.es toute la richesse et la diversité de la création en arts visuels et numériques.

32 expositions professionnelles, 23 projets de médiation culturelle, des centaines d'ateliers et d'activités de découvertes artistiques sont proposés aux quatre coins de la ville. Élaboré par une cinquantaine d'artistes de Montréal et des régions,

avec la commissaire invitée aux expositions Nathalie Bachand et les agents culturels des arrondissements, cet événement pose un regard inspiré par l'histoire, mais tourné vers l'avenir.

L'Expo 67, les utopies architecturales, les techniques picturales et même la « religion » du hockey au Québec sont abordées. Les enjeux de la vidéosurveillance et de l'aménagement durable des quartiers sont discutés, des cartographies d'espaces verts sauvages et des cartographies réinventées permettent aux citoyens montréalais de s'approprier leur ville.

Des horizons infinis avec vous

Les horizons s'inventent avec vous puisque le réseau Accès culture, ce sont des lieux ouverts sur leurs quartiers qui proposent des rencontres inédites entre la population et les artistes professionnels pour partager la passion de la création. Pour l'événement *Un million d'horizons*, les artistes sont partis à la rencontre des résidents de ces quartiers afin d'accompagner leurs expositions et pour provoquer des échanges culturels inclusifs.

Ainsi, des activités de médiation culturelle pour des publics de tous âges sont proposées tout au long de l'été 2017 : ateliers, pique-niques poétiques, projets collaboratifs, le tout, avec des camps de jour, des résidences pour aîné.e.s, des écoles, des partenaires communautaires, des CPE, des publics adultes et des familles.

Ces milliers de participants se retrouvent au cœur d'échanges uniques et humains, à travers des rencontres originales, des parcours ou de la co-création qui permettent de plonger dans des univers variés allant de la BD à la cartographie collaborative, de la peinture actuelle aux arts numériques. Pour aller ensemble à la rencontre des artistes, pour découvrir leurs œuvres, leurs processus de création et leurs techniques de travail, mais également pour proposer notre vision du territoire, s'exprimer et créer dans des projets collaboratifs, contribuant ainsi à inventer des territoires urbains actuels et à notre image.

Montréal de tous les temps

Le caractère insulaire de Montréal fut d'abord un avantage pour son développement, permettant aux premiers occupants ainsi qu'aux nouveaux

arrivants du continent européen de portager rapidement par les voies navigables, vers l'arrière-pays, vers le sud, le nord et vers l'ouest, les regards tournés vers de nouveaux horizons.

Aujourd'hui, de Pierrefonds-Roxboro, Verdun, Lachine, en passant par Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce, le Plateau-Mont-Royal, Ville-Marie, jusqu'à Montréal-Nord, Pointe-aux-Trembles-Rivière-des-Prairies, et plus encore, un million d'horizons sont ouverts pour un 375^e de Montréal créatif!

Pour le 350^e anniversaire de la ville en 1992, j'ai eu le bonheur d'organiser l'exposition en arts médiatiques *À mille lieux* au Marché Bonsecours avec une dizaine d'artistes montréalais qui proposèrent des territoires imaginaires. Cet événement que nous proposons aux Montréalaises et Montréalais 25 ans plus tard pour le 375^e anniversaire lui fait écho partout dans la ville, en s'inscrivant dans cette mouvance inespérée d'ouverture qui permet de croiser nos imaginaires pour créer le futur *ensemble*.

Danièle Racine
Commissaire à la culture
Service de la culture - Ville de Montréal

Cet événement a bénéficié du soutien financier de la mesure «Rencontres culturelles» et du «Programme de médiation culturelle des arrondissements montréalais» dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal entre le ministère de la Culture et des Communications et la Ville de Montréal.

Alice Jarry, en collaboration avec Vincent Evrard

Lighthouses_04 (2017)

Installation cinétique, lumineuse et sonore

Dans l'installation cinétique, lumineuse et sonore, *Lighthouses_04* d'Alice Jarry et Vincent Evrard, c'est la lumière qui sculpte et module le monde qui nous entoure. Composée de verres dichroïques, de miroirs et de verre brisé, la surface est balayée par la rotation de modules suivant un rythme alterné. Sous ce mouvement continu, l'œuvre se transforme constamment, évoquant de loin en loin la mouvance aqueuse qu'éclairent les lumières nocturnes. La diffraction est une composante centrale du projet, sortant l'installation de sa matérialité et la doublant d'une présence lumineuse réverbérée dans l'espace. Comme le décrit l'artiste : «Posés sur une surface de verre brisé à même le sol, des modules horizontaux font tourner des carrés de verres dichroïques et de miroirs fixés librement à des axes. Selon l'angle de départ et le rythme des moteurs, les carrés de verre frappent le plancher, produisent des traces au sol et déplacent des amoncellements de verre brisé. Il en résulte d'abord des sons au rythme imprévisible qui sont amplifiés par la résonance du lieu.» Au fil du temps, les carrés de verres des modules se déplacent sur leurs axes, s'usent et se brisent pour finalement rejoindre la surface de verre brisé. C'est comme si l'installation travaillait incessamment à son propre mouvement entropique, appliquant son énergie – celle des moteurs – à l'altération de sa matérialité. Par ces comportements fragiles et précaires, le rythme et les sons de l'installation se modifient continuellement.

Par le biais d'une pratique *in situ*, les installations d'Alice Jarry explorent la question d'agencement et l'impact de la matérialité dans la génération de formes accidentelles et éphémères. Son travail a été présenté, entre autres, au Musée des sciences et des techniques Léonard de Vinci (*Museo Nazionale della Scienza e della Tecnica «Leonardo da Vinci»*) de Milan, durant AUTOMATA (BIAN), au Mois Multi (Québec), aux Transnumériques (Mons 2015), à la Triennale Device_Art (Zagreb), au Invisible Dog Art Center (New York) et dans plusieurs lieux d'exposition au Canada, aux États-Unis et en Europe. Elle enseigne les Computation Arts à l'Université Concordia et poursuit un doctorat en Études et pratiques des arts (UQAM).

alicejarry.com



68
Alice Jarry et Vincent Evrard,
Lighthouses_01, 2015. Installation
cinétique *in situ*, dimensions variables,
verre, miroirs, moteurs, DELs.
Mons 2015, Capitale européenne
de la culture, Manège de Sury.
Photo : Alice Jarry et Vincent Evrard.

Anne-Marie Proulx

Archipel (2011-2017)

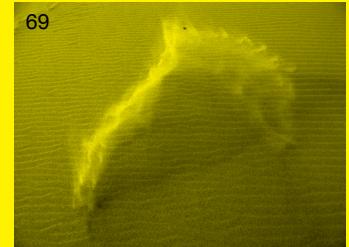
Installation photographique

Archipel d'Anne-Marie Proulx est un ensemble photographique qui témoigne d'une collection de minéraux et de la mémoire qu'ils contiennent. Il s'agit plus spécifiquement de spécimens géologiques récoltés sur le territoire québécois, à la fois singuliers et cohésifs. D'abord numérisés, puis transférés en négatif – ce qui crée l'effet luminescent si particulier – les spécimens de roches ont ensuite été assemblés de manière à évoquer une forme de calendrier que l'on marquera d'un X au jour J cristallisant l'écoulement du temps. Les spécimens sont identifiés, ou plutôt personnalisés, de telle sorte qu'à travers eux s'exprime la durée par laquelle advient tout développement. Puis, une série photographique, où des roches nous apparaissent presque comme des astres sur fond très noir, est mise en relation avec l'image d'un sable noir qui est aussi un ciel constellé. Symbolisant la partie pour le tout, une roche fut une montagne, monument naturel, puis sera ce grain de sable, nomade, longeant les rivages. Cette mutabilité, au gré des forces naturelles et des aléas de l'histoire, se traduit par un effet simultané de transparence et de mouvement. Créant un voilage, ce léger décalage visuel met en cause

notre perception d'immuabilité des pierres. Pourtant, ne savons-nous pas que leur histoire est aussi la nôtre ?

Avec une pratique qui fait se croiser les images et les mots, Anne-Marie Proulx crée des univers poétiques qui se veulent des espaces de liberté, ouverts à l'imaginaire, où le réel représente un point de départ pour atteindre de nouvelles évocations narratives. Titulaire d'une maîtrise en histoire de l'art de l'Université Concordia, elle y a également complété un baccalauréat en arts visuels commencé à l'Université NSCAD. Son travail d'artiste et ses recherches ont été présentés dans plusieurs expositions individuelles et collectives au Canada et en France, plus récemment à YYZ (Toronto), au FRAC Lorraine (Metz) et à la Galerie UQO (Gatineau). Ses textes ont été publiés dans différentes publications et revues (Ciel variable, Eastern Edge, Éditions du Renard, Esse), et elle a présenté des conférences tant au Québec qu'à l'étranger. Elle vit et travaille à Québec.

annemarieproulx.com



69
Anne-Marie Proulx, de la série
photographique *Archipel*, 2011-2016.
Photo : Anne-Marie Proulx.

Annie Descôteaux

La couleur des rideaux (2017)

Collage et installation sculpturale

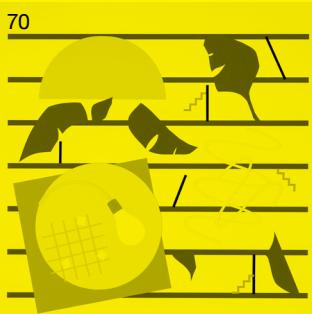
Les images d'Annie Descôteaux se présentent comme autant d'ouvertures délicates sur un monde évacué de son trop-plein. Petits théâtres de lignes et de formes en aplat, ses œuvres minimales mettent en scène les micro récits d'un quotidien tronqué : presque rébus, elles nous laissent le soin de tracer les lignes entre des éléments, parfois reconnaissables, d'autres fois clairement indéterminés. Oscillant entre abstraction et figuration, ses fins collages de papiers colorés et découpés esquiscent les contours d'univers improbables, défaillants ou simplement rendus à leur banalité formelle. Avec un humour subtil et une finesse narrative, ce sont des horizons imaginaires qui se dévoilent tour à tour à notre vision du monde.

Pour l'occasion, l'artiste a aménagé une mise en espace qui permet aux œuvres d'ouvrir des dialogues formels entre elles. Des murs mobiles – gris-bleu, vert forêt dit «Kelly», rose quartz – à la fois habillent l'espace et créent une résonance chromatique autour des œuvres. Puis ponctuant les surfaces, au sol comme aux murs, des assemblages d'objets et de matières matérialisent cet univers de découpes bidimensionnelles : de la corde et des

balles de tennis; de l'éponge et du marbre; des grains de styromousse sortant d'un sac; un concombre ? Autant d'énigmes éparses, dans l'espace de la galerie devenu espace temporel de la pensée.

Annie Descôteaux est actuellement candidate à la maîtrise en Studio arts/Sculpture de l'Université Concordia. Ses œuvres ont été exposées, entre autres, à Montréal, New York, Paris, Bruxelles et au Royaume-Uni; et font partie de plusieurs collections privées au Québec et à l'étranger, ainsi qu'à la Bibliothèque nationale et archives du Québec. Elle est représentée par la Galerie 3 à Québec.

anniedescoteaux.com



Annie Descôteaux, *Fantasy Home*, 2017. Collage sur papier, impression numérique, 76×76 cm.
Photo : Guy L'Heureux.

Bahar Taheri

There Is No Way to Communicate (2011-2017)

Peinture acrylique

There Is No Way to Communicate de Bahar Taheri est une série de tableaux montrant des états de non-communication, qui appartiennent à notre époque actuelle. Des portraits où des accessoires – lunettes de soleil ou visière de casquette, ordinateur ou casque d'écoute, mouchoir ou foulard – viennent cacher les yeux, bouche et oreilles, se présentent comme autant de métaphores visuelles d'une difficulté de communiquer et d'entrer en contact avec l'autre. Le thème peut sembler sombre et pourtant, les œuvres de Taheri sont vives, elles ont quelque chose de presque festif : les personnages sont bien ancrés dans la vie malgré leur distanciation avec toute communication. Seulement, quelque chose nous dit que c'est essentiellement à travers leurs habitudes de consommation qu'ils sont engagés, lesquelles sont affichées à l'avant-plan, bien en évidence sur les différents accessoires qui entravent d'éventuels échanges : Adidas, Apple, Ray-Ban, etc. Comme le mentionne l'artiste : «les marques ne font que souligner nos masques.» Elles font de nos personnalités des façades interchangeables, voilées de faire-valoir factices. Paradoxalement cette mascarade

de camouflages communicationnels ouvre le dialogue : les mots existent jusque dans les non-dits, leur absence travaille toujours à leur mise en évidence.

Bahar Taheri est née à Téhéran (Iran) en 1980. Depuis 2014, elle vit à Montréal. Elle travaille principalement comme peintre, mais elle réalise également des œuvres vidéo, d'installation et de performance. Elle a obtenu un baccalauréat en peinture en 2005 et une maîtrise dans le même domaine en 2009 de Soore Art University à Téhéran. Elle a acquis beaucoup d'expérience en Iran et à l'étranger, notamment en réalisant des expositions individuelles et de groupe, et en obtenant deux résidences d'artiste en Autriche et en Allemagne. Au cours des douze dernières années, elle a travaillé sur différents thèmes : le genre, l'identité, la mémoire collective, les événements historiques, sociaux ou politiques.

bahartaheri.com



Bahar Taheri, *There Is No Way to Communicate*, 2017. Acrylique sur toile. Photo : Bahar Taheri.

Caroline Gagné & Patrice Coulombe

Le jeu de l'oie (2016)

Œuvre pour piano Disklavier

Le jeu de l'oie de Caroline Gagné & Patrice Coulombe est une installation générative, sonore et visuelle, qui nous parle de l'idée d'une possible migration entre l'image et le son. Il s'agit aussi de souligner les traces de cette migration; ce qui est transformé, perdu, ou demeuré intact. Créeée pour piano Disklavier, ordinateur et projection, cette installation synchronise une série de séquences vidéos formées par des voiliers d'oies traversant le ciel, avec un agencement harmonico-mélodique automatiquement joué au piano. Un procédé de transformation associé aux règles du «jeu de l'oie» – jeu de table populaire – détermine le mouvement de cette matière visuelle et sonore. Le visiteur découvre ainsi un piano, sorte d'instrument-miroir qui reflète – presque littéralement, sur sa surface – un vol d'oies en continu.

À travers leurs collaborations, Patrice Coulombe et Caroline Gagné explorent des situations dialectiques entre le médium de l'image et celui du son. En tentant des rapprochements entre la perception de l'espace et celle du temps, ils imaginent de possibles lieux transitoires.

Issu d'une recherche amorcée dès 1998, le travail de Caroline Gagné rend compte des infimes changements qui révèlent les lieux qu'elle explore, tels des indices, mais sans les montrer explicitement. Les œuvres qui résultent de ces explorations utilisent l'espace ainsi que son évolution dans le temps comme ancrage. Gagné les dévoile en élaborant des dispositifs variés composés d'objets, de sons ou de traces d'usure sur la matière. Dessin, art réseau, installation et art sonore fondent un parcours artistique multiforme. Caroline Gagné compte à son actif plusieurs résidences, expositions individuelles et collectives, en plus de participations à des événements internationaux. Active dans son milieu, elle assure la direction artistique du centre d'artistes Avatar depuis 2013.

carolinegagne.ca

Patrice Coulombe est un artiste audio œuvrant dans les domaines de la musique, de l'installation et de la performance. Ses actions portent principalement sur le détournement de technologies et l'altération d'instruments de musique. Ses récents montages sonores se présentent

sous la forme de documents d'archives trouvés et détériorés qui situent l'écoute au centre d'un temps en suspension. Patrice Coulombe collabore régulièrement à la conception d'environnements médiatiques pour divers projets canadiens et étrangers. Il enseigne la création sonore et les médias interactifs à l'École des Médias de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

patricecoulombe.com

Les artistes et la commissaire tiennent à remercier le Groupe Archambault pour le prêt du piano Disklavier. Les artistes remercient également Avatar et le Mois Multi.



Caroline Gagné & Patrice Coulombe,
Le jeu de l'oie, 2016.
Photo : Marion Gotti.

Chantal Durand

Installation sans titre* (2012-2017)

Installation sculpturale

L'installation de Chantal Durand regroupe une série d'œuvres qui ont quelque chose de l'artefact surréaliste, où des matières organiques sont mises en situation. Résultats d'une rencontre entre le singulier, l'étrange, le luxe et la tradition, ces objets-reliques témoignent d'un passé métissé, où croyances et religions expriment encore la charge d'un héritage culturel. Librement inspirée de la vie d'Hélène Picard – couturière montréalaise de profession qui, dans les années 1950, œuvrait dans l'industrie du vêtement – l'une des œuvres présentées constitue une forme d'hommage en filigrane à cette femme exceptionnelle et pourtant méconnue. Présentées sur des tables qui ont été créées pour l'occasion, les œuvres coexistent sur ces surfaces de manière à générer des dialogues entre elles : elles s'informent l'une l'autre sur leur provenance et la nature de leur appartenance. Comme elle le mentionne elle-même, l'artiste «fabrique des objets non figuratifs inspirés de cette étrange relation entre le richement orné et l'horrible, de l'idée de la relique et de l'utilisation de matériaux de sources humaines [...]». La rencontre de ces différentes clés de lecture crée, entre les

œuvres-objets, une cohésion à la fois séduisante et inconfortable – presque un effet de sortilège.

Chantal Durand détient un baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal et une maîtrise en Beaux-Arts, profil Fibre et pratiques matérielles, de l'Université Concordia. Par la sculpture et le dessin, elle explore avec humour et sensualité la relation d'étrangeté que nous entretiens avec notre propre corps. Son travail a été présenté lors de l'événement d'art actuel Les Mangeurs à Saint-Hyacinthe, dans les Centres d'art CLARK, Circa et l'Œil de Poisson ainsi que lors d'expositions de groupe à Montréal, Toronto, Moncton et Göteborg.

chantaldurand.ca

L'artiste tient à remercier l'Atelier CLARK et le Conseil des arts du Canada pour son soutien.

*Objets sur table comme une nature morte sculpturale

73



Chantal Durand, *Sans titre (os et soie)*, 2016. Photo : Chantal Durand.

Claudette Lemay

Ascenseurs avec vue (2017)

Installation vidéo

Ascenseurs avec vue est une installation vidéo qui propose au visiteur un double travelling simultané, à la fois vertical et horizontal. Le monde extérieur nous y apparaît comme une fiction sous filature, cadrée à même différents dispositifs mobiles, en suspension entre ciel et terre. Suivant cet axe aérien, l'horizon est habité d'un mouvement qui dirige et déroule le regard tout à la fois. D'une part, une vidéo enchaîne les séquences de montées et descentes, où le paysage urbain se trouve scanné à travers des ascenseurs vitrés situés dans différentes villes nord-américaines, ainsi qu'à l'étranger : Québec, Montréal, Terrebonne, New York et Reykjavik. D'autre part, une vidéo-dyptique met en relation une traversée horizontale de funiculaires, avec l'image-mouvement d'une chute d'eau, tombée verticale, aussi puissante que permanente. Par cet agencement de mouvements mécanisés versus la force gravitationnelle de la nature, Lemay orchestre une rencontre entre deux perspectives : celle où le regard se trouve dirigé par le dispositif lui-même, et une autre où le regard suit une trajectoire externe, sur laquelle il n'a aucune prise. Ce faisant, elle nous force à porter une attention particulière

aux procédés de construction des images et à la manière dont elles sont mises en mouvement.

Dans son travail vidéographique et sonore, Claudette Lemay propose des explorations poétiques de la nature et du paysage. Elle s'intéresse au lien qui existe entre le corps et la nature, à la résonance de l'un sur l'autre. Elle enregistre le passage du temps, retrace des mouvements cycliques liés au processus de transformation et aux cycles qui rythment nos vies.

Depuis la fin des années 1990, Claudette Lemay développe un corpus d'œuvres vidéo et d'installations sonores. Son travail a fait l'objet d'expositions collectives et personnelles aux niveaux national et international (Mexique, France, Finlande) et a été présenté dans plusieurs événements à travers le monde, dont le Festival international du film sur l'art (Montréal), les Instants Vidéo (Marseille), WRO - Biennale internationale des arts médiatiques (Wroclaw). Elle a complété en 2011 une maîtrise en arts visuels et médiatiques à l'UQAM et est membre de l'organisme en arts médiatiques Perte de Signal et de

la Chaufferie / Coopérative Lezarts. Originaire de Québec, elle vit et travaille à Montréal.

claudettelemay.com

Claudette Lemay remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec, Perte de Signal et La Chaufferie.



Claudette Lemay, Ascenseurs avec vue, 2017. Installation vidéo.
Photo : Claudette Lemay.

Collectif Verdure

Lettres d'amour aux arbres centenaires de Montréal (2017)

Projet collaboratif de participation citoyenne

Ce projet protéiforme du Collectif Verdure est un éloquent hommage aux arbres centenaires de la ville, ces «personnages» urbains de premier plan qu'on ne remarque plus. Parmi les éléments du projet : une carte de l'île de Montréal répertoriant et localisant quelques arbres centenaires, des lettres-poèmes adressées à ces arbres, des macarons militants sur lesquels on peut lire «Les arbres centenaires, les seules vedettes qui ne déçoivent pas» et un mur présentant des photos tirées du compte Instagram de l'exposition (@arbres100mtl). À la fois informatif, éducatif et poético-artistique, *Lettres d'amour aux arbres centenaires de Montréal* est un hymne à plusieurs voix qui célèbre la nature au cœur de la ville. Horizons de verdure à la belle saison, solides ossatures à l'hiver, les arbres centenaires sont de véritables figures patrimoniales que les citoyens sont invités à rencontrer.

Ce projet se veut un incitatif au tourisme écologique urbain. Il a été en tournée tous les dimanches de l'été 2017 dans neuf arrondissements de Montréal.

Le Collectif Verdure est formé du poète et écrivain Bertrand Laverdure, Poète de la Cité à Montréal 2015-2017; du directeur créatif et designer graphique Éric Thoret; et de l'artiste visuelle Patsy Van Roost, surnommée La fée urbaine, élue «visionnaire d'aujourd'hui» par le Musée McCord avec 20 autres Montréalais et Montréalaises.

patsyvanroost.com
doctorak.co/boutique
btd-studio.com/author/elricoshow
itunes.apple.com/ca/app/branche/id564673983?mt=8



Collectif Verdure, Lettres d'amour aux arbres centenaires de Montréal, 2017.
Photo : Michelle Lasalle.

David Lafrance

Des îles dans les îles (2017)

Installation de peintures et sculptures

Des îles dans les îles est une exposition de David Lafrance réunissant un tout nouveau corpus d'œuvres qui propose de revisiter la peinture et ses modalités de mise en espace, de même que les notions de paysage et de cartographie. Prenant pour sujet les îlots de nature – parcs, plans d'eau, terrains de jeu –, Lafrance propose une topographie subjective de la ville en isolant ces éléments naturels, verdoyants et aqueux. Il s'agit d'une cartographie fragmentée du territoire urbain – à la fois implantée dans le réel et imaginée à travers des tracés elliptiques du territoire –, où sont mis en évidence les espaces de repos et de loisirs. Cette redéfinition géo-poétique de la ville est aussi l'occasion d'une redéfinition du tableau : par le déploiement de surfaces peintes, en toiles libres et de très grands formats, l'espace d'exposition perd ses contours réguliers au profit d'un parcours plus fluide. La peinture devient elle-même territoire : elle s'étend et recouvre son environnement comme le ferait une végétation proliférante. La dimension installative du projet ajoute à cet effet de prolifération : les modalités de présentation ouvrent l'espace du tableau – la toile s'y trouve tendue, pliée, roulée, superposée –

et induit une lecture des œuvres qui tienne nécessairement compte de la singularité de leur spatialisation. Une cohésion toute particulière entre sujet représenté et mode de présentation est explorée pour l'occasion. Lafrance poursuit, avec ce tout nouveau projet, ses recherches sur la représentation picturale de l'espace et l'aménagement de nos géographies habitées.

David Lafrance détient un baccalauréat en arts visuels de l'Université Concordia à Montréal (2001). Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions et biennales au Canada, aux États-Unis et en France. Parmi ses expositions individuelles récentes, soulignons celles au CEAAC, Strasbourg (2015); à la Galerie Hugues Charbonneau (2014); à l'Œil de Poisson, Québec (2014); et au Musée régional de Rimouski (2012), qui lui a valu le prix de la « meilleure exposition hors Montréal » au Gala des arts visuels de l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC). Récemment, il a pris part à différentes expositions collectives, notamment au Musée des beaux-arts de Montréal (2015), à l'Œil de Poisson (2015), à Art action Actuel,

Saint-Jean-sur-Richelieu (2013), et au Centre d'art L'Écart, Rouyn-Noranda (2013).

davidlafrance.net

L'artiste tient à remercier le Conseil des arts et des lettres du Québec pour son soutien.



David Lafrance, *Île Bizard* (détail), 2017. Acrylique, crayon et transfert sur toile. Photo : Vincent Lafrance.

Dominique Ferraton & Maia lotzova

Cartographie ré-imaginée (2014-2017)

Projet participatif

Cartographie ré-imaginée est un projet participatif de cartographie urbaine. Le public est invité à contribuer en soumettant, via un site web, des espaces verts non répertoriés. Tout en identifiant ces lieux non-officiels de nature « sauvage » à même la ville, les participants sont également invités à partager – via wildcitymapping.org – ce que représentent pour eux ces espaces. Se déploie ainsi une certaine carte de la ville, à travers les récits et souvenirs rattachés à ces lieux. Si la ville est avant tout le lieu de développements et d'organisations urbanistiques diverses, elle se prête également aux déambulations exploratoires, en dehors des rues et des sentiers battus – elle existe, pour ainsi dire, hors de sa réalité construite. Il s'agit aussi d'une forme de réappropriation citoyenne et de conscientisation en regard de nos espaces verts et de la place qu'ils occupent dans nos vies urbaines. S'ajoute à cela une série d'activités extérieures telles que promenades et parcours d'espaces verts; la projection du film *Green Dream* de Maia lotzova; des ateliers, ainsi qu'une exposition venant compléter ce projet multiforme.

Dominique Ferraton est une artiste multidisciplinaire de Montréal avec une formation en cinéma et en photographie. Ses œuvres visuelles ont été présentées à divers endroits au Canada, y compris des sites inhabituels tels des serres et des parcs. Elle a aussi produit des œuvres d'art sonore pour CKUT, NAISA et CBC Radio. Dans le cadre d'une pratique artistique liée à notre relation avec les espaces sauvages, elle publie *Cartographie épiphémère* en 2014, un livre de cartes géographiques dessinées à la main de plusieurs terrains vagues de Montréal. Elle rejoint le collectif *Wild City Mapping / Cartographie ré-imaginée* la même année.

Maia lotzova est une artiste et cinéaste de Sofia en Bulgarie qui vit maintenant à Montréal. Sa pratique explore nos liens intimes dans un monde fragmenté par les forces politiques et sociales. De son point de vue interculturel, elle combine l'art visuel, le documentaire traditionnel et les techniques expérimentales. Elle a exploré le rôle de la nature urbaine dans deux long-métrages documentaires : *Grass Through Concrete* (72 min, 2005) et *Green Dream (Rêve vert)* (50 min, 2015). En 2014, elle a fondé le projet

Wild City Mapping (Cartographie ré-imaginée) (www.wildcitymapping.org) afin de cartographier l'importance des espaces verts sauvages de Montréal. lotzova a complété un baccalauréat en Beaux-Arts de l'Université de Guelph.

www.wildcitymapping.org



Dominique Ferraton & Maia lotzova, *Wild City Mapping / Cartographie ré-imaginée*, 2017.
Photo : Maia lotzova.

Emmanuelle Jacques

Histoires croisées : Verdun & Pierrefonds-Roxboro (2017)

Cartographie relationnelle

Histoires croisées : Verdun & Pierrefonds-Roxboro est un projet collaboratif de co-création entre l'artiste et les citoyens participants. Cartographie subjective en perpétuelle construction, l'œuvre participative d'Emmanuelle Jacques invite les citoyens à partager des moments significatifs de leur existence où se croisent expériences de vie et de ville. Prenant la forme de murales sur lesquelles sont tracées les grandes lignes définissant les artères principales des arrondissements, les cartes se précisent et se détaillent suivant la contribution des visiteurs. Ces mêmes visiteurs sont ainsi invités à se situer sur la carte et à raconter leur ville, ou plutôt à se raconter, eux, dans leur ville. En plus de raconter, les visiteurs peuvent – le temps de quelques minutes ou d'une heure, selon l'ampleur de leur inspiration – esquisser leurs récits personnels à l'aide de tampons encreurs, dont les formes et couleurs symbolisent des éléments à la fois urbains et humains. Par cette approche ludique, une multitude d'anecdotes et de confidences sont recueillies par l'artiste, puis rassemblées afin de composer une cartographie vivante. Il s'agit d'une «cartographie

mouvante, avec des rues, des édifices et des éléments de paysage qui se dessinent, se superposent, s'effacent et se redessinent tout au long de l'exposition. Une cartographie qui se présente chaque jour dans un état différent. » L'œuvre d'Emmanuelle Jacques est un véritable hommage au vivre ensemble et à la force du tissu social au cœur de la trame urbaine. Elle nous rappelle l'importance du sentiment d'appartenance des citoyens à leur ville et leur quartier – et cette appartenance est faite d'expériences et d'émotions, de souvenirs et de sourires qui s'alignent sur l'horizon.

Emmanuelle Jacques vit et travaille à Montréal où elle a complété un baccalauréat en arts visuels à l'UQAM en 2004. Elle a exposé, animé des ateliers de création et réalisé des projets en résidence dans plusieurs villes canadiennes. Son travail a fait récemment l'objet d'expositions individuelles et collectives à la Maison des arts de Laval (2015), à la galerie Owens Art de l'université Mount Allison (Sackville, NB, 2015), à Arprim (Montréal, 2015), à Artist Proof Gallery (Calgary, 2015) et à Malaspina Printmakers (Vancouver, 2014). Son livre d'artiste *Lieux*

communs : *Commonplaces* était finaliste au concours *Artist Book of the Moment* de la galerie de l'Université York (Toronto, 2012). La pratique d'Emmanuelle Jacques est issue du dessin et des arts imprimés. Elle se présente sous forme d'installations, de livres d'artistes, d'art relationnel ou d'autres manœuvres. Dans ses projets récents, elle se base sur une démarche relationnelle pour représenter des territoires collectifs.

emmanuellej.wordpress.com



Emmanuelle Jacques, *Les chemins de traverse*, 2012. Photo : Geneviève Massé (Dare-Dare).

Éric Sauvé

Tout ce qui flotte (2017)

Sculpture

Tout ce qui flotte, d'Éric Sauvé, est une sculpture qui repose sur un lien paradoxal entre déchets et embarcation – ce qui nous ramène vers les rives et nous sauve du naufrage est aussi ce qui peut nous faire sombrer. Constituée de bidons d'essence aux teintes rouge et jaune caractéristiques, l'œuvre joue sur l'idée de danger qui émane de ces objets reconnaissables et fortement connotés. Ces bidons sous-tendent un radeau de bois, habilement raccordé aux contenants de plastique, qui en principe devrait pouvoir servir d'embarcation de fortune en cas d'urgence. Avec un commentaire écologique en filigrane, *Tout ce qui flotte* insiste sur l'effet de contraste des matériaux et du sens qu'ils véhiculent. Le problème de nos océans débordants de plastique est bien connu, or que faire à échelle micro sinon tenter d'inverser les rôles ? Le travail d'Éric Sauvé est animé par une recherche d'ambivalence qui se traduit entre autres par l'utilisation de matériaux attrayants mais dangereux. Comme il le mentionne à propos de sa démarche, il « force la matière à prendre une direction autre que celle attendue, par exemple en imposant une forme stricte à une matière chaotique ou en

assemblant des objets industriels en croissance organique. » Entre ordre et désordre, l'équilibre est parfois précaire – à l'image d'une embarcation de fortune.

Dans sa pratique, Éric Sauvé utilise – et réutilise – des matériaux communs, comme des bouteilles récupérées ou des emballages en styrémousse, rassemblés ou transformés de façon déroutante ou amusante. En assemblant des éléments aux contrastes de densité, d'échelle et de complexité, il construit des œuvres où coexistent surabondance et absence, plénitude et vide, sérénité et surprise, déchet et raffinement.

Éric Sauvé vit à Montréal. Son travail a été exposé dans de nombreuses galeries et centres d'art au Canada, en Espagne et en France. Parmi les lieux publics qu'il a investis de façon éphémère et permanente, on compte le Château de Tours en France, Théâtre Junction à Calgary, le Centre d'arts Orford, le Théâtre Usine C et l'Esplanade de la Place des Arts à Montréal.

ericsauve.ca



Éric Sauvé, *Tout ce qui flotte*, 2017. Sculpture. Photo : Éliane Kinsley.

Etienne Rochon alias Arthur Desmarteaux

Le temple des glorieux (2015-2017)

Installation

Le temple des glorieux est une folle installation à la fois sculpturale et picturale, où le thème du hockey rencontre celui de la religion. Des constructions évoquant des éléments religieux – tels que confessionnal, autel et vitrail – se retrouvent recouvertes de «fables» sportives hivernales, dessinées et peintes – voire même graffittées – avec un certain humour. Véritable investigation sur la «religion du hockey» au Québec et à Montréal, l'œuvre témoigne de la puissance et la prégnance de cet élément clé de notre horizon culturel. Comme le mentionne si bien l'artiste : «Ce lieu de culte de notre ère s'inspire du temple de la renommée et a son autel aux couleurs de la Sainte-Flanelle où les artefacts sacrés de notre sport national sont déposés autour de la télévision, messagère de la bonne nouvelle, et du flambeau (électrique), symbole par excellence du courage de notre équipe meurtrie. Les visiteurs sont invités à venir y prier pour la coupe et déposer leurs bibelots sportifs (offrandes à nos héros) aux heures d'ouverture.» Réel hommage à l'une des passions fondatrices de la culture québécoise, l'installation est néanmoins empreinte d'humour noir et de multiples clins d'œil à nos références

populaires. À travers cette surenchère et ce baroque, se déploie un univers visuel qui se situe quelque part entre bande dessinée, art naïf et une esthétique rappelant les œuvres de Basquiat. En résonance avec le jeu – bien que le hockey soit souvent perçu comme étant bien plus qu'un jeu – l'aspect ludique de l'installation, et son caractère proliférant, promet de marquer l'imaginaire des visiteurs, qu'ils soient québécois de souche ou de tout autre horizon culturel.

Artiste montréalais, Etienne Rochon alias Arthur Desmarteaux a obtenu un diplôme de maîtrise en beaux-arts de l'Université Concordia. Il est codirecteur de la compagnie artistique Egotrip Productions qui est membre de l'Association des marionnettistes du Québec. Ne privilégiant aucun médium en particulier, il les met au contraire tous à profit dépendamment de ce qu'appelle l'œuvre à créer. Il a notamment réalisé plusieurs œuvres en collaboration avec sa compagne Allison Moore. Son travail a été largement présenté partout au Canada, ainsi qu'en France, Italie, Irlande du Nord, Danemark, Australie et aux États-Unis.

arthuro.ca

L'artiste tient à remercier le Conseil des arts du Canada pour son soutien.



Arthur Desmarteaux, *La grande messe ou La ville est hockey*, 2015. Photomontage imprimé sur papier, 60 x 112 cm. Photo : Etienne Rochon.

Ève Cadieux

RV : L'UNIVERS (2017)

Série photographique

Avec le projet *RV : L'UNIVERS*, Ève Cadieux rêve et réinvente Expo 67. Rassemblant des images s'éloignant du document d'archives, cette série photographique revisite le phénomène des expositions universelles. Offrant aux visiteurs un vaste tour d'horizon visuel, *RV : L'UNIVERS* dévoile des angles inimaginés d'Expo 67, ainsi que d'autres expos universelles à travers le monde et les vestiges qui nous en restent. En visitant ces lieux qui se sont inscrits dans l'histoire de tant de villes – à l'instar de Montréal –, Ève Cadieux collecte depuis déjà de nombreuses années des photographies, images et artéfacts de ces événements remarquables. Manifestations phares, elles témoignent à leur façon du passage et de l'air du temps : «Si les premières expositions universelles avaient pour but de montrer au monde la modernité sociale, architecturale et les exploits de l'ère industrielle, celles de la deuxième moitié du XX^e siècle mettaient l'humain au centre du monde. Elles présentaient les réussites des peuples, tant intellectuelles que matérielles, et les aspirations humaines d'un monde en mutation rapide.» *RV : L'UNIVERS* se présente comme un panorama entremêlant lieux et temporalités, les

confondant en un continuum rétro-futuriste dans lequel, étonnamment, nous pouvons encore nous projeter. Phénomène à la fois atemporel et pourtant fortement marqué par son époque, l'exposition universelle se présente chaque fois comme l'actualité ultime, traversée de l'avenir potentiel. Ève Cadieux nous donne rendez-vous (d'où le RV du titre) avec le rêve moderne d'un monde ouvert, où les frontières ne seraient plus que des constructions de l'esprit.

Née à Montréal, Ève Cadieux vit et travaille à Québec. Diplômée de l'Université de Montréal, elle est titulaire d'un baccalauréat en histoire de l'art et en arts plastiques et d'une maîtrise en histoire de l'art. L'artiste expose ses œuvres au Québec, au Canada et à l'étranger. Sa série photographique *Les Antres* (une collection de collectionneurs) a fait partie de l'exposition itinérante *Obra Colección. El artista como coleccionista*, commissariée par Joan Fontcuberta et entre autres présentée à Barcelone (Foto Colectania). Parmi ses expositions individuelles, citons *Games and Remains* (Gallery 44, Toronto), *Le Costumier* (La chambre blanche, Québec), *Les Antres* (Galerie José

Martinez, Lyon), *Les Lieux-valises* (Occurrence, Montréal), (*Petits*) vestiges annoncés (VU et Action Art Actuel) et *Toutes ces choses* (Centre d'exposition de l'Université de Montréal). Ses œuvres font notamment partie de la collection Prêts d'œuvres d'art du Musée national des beaux-arts du Québec, de la collection Loto-Québec et de la collection du Musée d'art de Joliette. Elle est également commissaire et elle enseigne l'histoire et la théorie de l'art.

evcadieux.com



Ève Cadieux, de la série *RV : L'UNIVERS*, 2017. Photographie. Photo : Ève Cadieux.

François Quévillon

En attendant Bárðarbunga (2015)

Dispositif audiovisuel non-linéaire

Transformation imminente du territoire, l'installation *En attendant Bárðarbunga* consiste en un dispositif qui génère une vidéo infinie, dont l'imprévisibilité transmet toute la tension de l'attente. Témoins lointains et contemplatifs d'une irruption latente, on peut y voir l'image dernière d'un possible point de rupture. Ce projet a été initié lors d'une résidence en Islande en août 2014 – moment où débutèrent les avertissements sur les risques d'éruption du système volcanique sous-glaciaire Bárðarbunga. C'est durant cette période que l'artiste a effectué des captations audiovisuelles de systèmes de surveillance du territoire, de son altération due à l'activité volcanique et des manifestations de l'énergie géothermique. *En attendant Bárðarbunga* est constitué de centaines de boucles vidéo interconnectées les unes aux autres à l'intérieur d'une structure rhizomatiqe. Elles sont regroupées et reliées selon des caractéristiques formelles, conceptuelles, géographiques et événementielles. À côté de la projection, une caisse contenant un ordinateur et un moniteur rappelle des instruments utilisés en volcanologie. Les graphiques fluctuants qui y sont affichés traduisent l'état et l'activité

de composantes de l'appareil qui diffuse les séquences vidéo. Leurs variations déterminent le rythme et l'enchaînement des scènes agencées par un logiciel; faisant alterner des séquences d'environnements naturels ou industriels, et des espaces contemplatifs ou débordants d'énergie. Sous nos yeux a lieu en temps réel la construction même d'un film à l'issue incertaine et dont le fil des événements est tributaire de l'influence réciproque entre les images et le système qui les diffuse.

François Quévillon développe une pratique interdisciplinaire à travers l'installation, la vidéo, la photographie, le son et les technologies numériques. Ses dispositifs explorent les phénomènes du monde et de la perception par la mise en œuvre de processus sensibles à leurs variations et à l'interférence d'éléments contextuels. Détenteur d'une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'UQAM, il travaille régulièrement dans le cadre de résidences et au sein de groupes de recherche. Ses œuvres ont été présentées lors de plusieurs expositions et événements internationaux, dont : New Frontier à Sundance (Park City), Québec Digital Art in New York,

International Symposium on Electronic Art (Dubai et Albuquerque), Balance-Unbalance (Plymouth), Festival Internacional de Linguagem Electrônica (São Paulo), IndieBo (Bogotá), LOOP Barcelona, Contemporary Istanbul, Show Off Paris, Festival de la Imagen (Manizales), Mois Multi (Québec), Espace [IM] Média (Sherbrooke), RIDM, Elektra et BIAN (Montréal).

francois-quevillon.com



François Quévillon, *En attendant Bárðarbunga*, 2015. Dispositif audiovisuel non-linéaire. Vue de l'installation, salle Norman-McLaren de la Cinémathèque québécoise, Montréal (2015). Photo : François Quévillon.

Gilles Bissonnet

Mirador (2017)

Sculpture

Sculptures sur bois – des assemblages de pièces en taille directe – *Mirador* de Gilles Bissonnet se présente telles les deux improbables tours d'un observatoire du temps. Évoquant d'abord des chaises de sauveteurs, les sculptures s'érigent par addition d'éléments telles des pièces montées, pour finalement s'apparenter à une proposition totémique où lièvre, tortue, eaux et poissons, chaise et embarcation font figures de déités riveraines. Superposés les uns aux autres, les éléments de chacune des deux sculptures constituent aussi un lexique de l'insulaire et de son environnement, de sa faune. Sorte d'hommage aux rives de la ville et à sa nature, l'œuvre nous rappelle que nous n'accédons pas si souvent à ces richesses qui pourtant nous entourent. Croisant micro-récit, histoire et patrimoine naturel, l'œuvre est aussi une fable : qui du lièvre ou de la tortue rejoindra le premier l'horizon lointain ? Monuments constitués de strates symboliques, *Mirador* est ce point de vue d'où nous contemplons l'étendue du monde.

Titulaire d'une maîtrise en histoire de l'art et d'un baccalauréat en arts plastiques de l'Université de Montréal, Gilles Bissonnet œuvre dans des

champs d'intervention multiples. Professeur, artiste interdisciplinaire et sculpteur de formation (de l'école de sculpture de Saint-Jean-Port-Joli), il compose des ensembles sculpturaux éphémères ou permanents, qui prennent forme dans l'espace public en s'appuyant sur l'architecture et le mobilier urbain. Son travail s'articule autour des rapports sociaux, de l'échange et de la communication. Parmi ses projets d'art public : *Le Parc Éphémère* (1995) révèle le politique et le culturel; *L'Espace revisité* (1997) expose la problématique des jeunes de la rue; *L'Urbaine Urbanité* (2002, 2003 et 2005) explore les questions liées à la gentrification de certains quartiers de la ville. Plusieurs collaborations avec des revues spécialisées en art actuel témoignent, par des textes critiques et divers dossiers, de l'engagement professionnel de l'artiste.

galeriefmr.org

L'artiste tient à remercier Kadriform International, Sculptures et Structure d'acier.



Gilles Bissonnet, *Mirador* (détail), 2017. Photo : Guy L'Heureux.

Grégory Chatonsky

Netsea (2015)

Vidéo extraite d'une œuvre internet. Son par Olivier Alary

Netsea est une œuvre internet en streaming, connectée au réseau local, où les données font l'objet d'un flux incessant, celui de l'internet. Ainsi transportées, elles sont simultanément transposées – ou plutôt visualisées – en une mer numérique. Les vagues de cet océan artificiel sont la traduction de la variation des données ainsi détournées. Puis selon ces données, des sentiments sont extraits de l'internet et transmis à l'écran sous forme de formulations diverses : *feel, feeling, felt, etc.* Plus spécifiquement, des phrases comprenant le mot «*feeling*» (sentiment) se superposent aux séquences de mers et induisent une fluctuation variable : à l'image des émotions, l'eau est une matière fuyante, infiltrante, qui tend constamment à nous échapper. Comme l'artiste le mentionne à propos de sa pratique, ses œuvres : «pourraient évoquer des espaces infinis dans lesquels règne la fragmentation de l'attention. Le réseau devient un monde à part entière où les frontières entre la technique et l'être humain deviennent floues. Sa pratique tente de dessiner les contours d'un nouvel imaginaire dont l'invention serait technique.»

Né à Paris en 1971, Grégory Chatonsky fonde en 1994 Incident.net, l'une des premières plateformes de netart, et développe pendant ces premières années des fictions variables qui entrelacent les affects et les technologies en détournant des flux provenant du réseau. Rapidement Internet devient le médium principal de son activité, comme support de diffusion et comme source d'inspiration qu'il traduit après sur d'autres supports, numériques ou analogiques. Grégory Chatonsky a participé à de nombreuses expositions personnelles et collectives en France, au Canada et à l'étranger dont *Imprimer le monde* en 2017, au Centre Pompidou, Paris, *Capture : Submersion* en 2016, à Arts Santa Mònica, Barcelone, *Walkers: Hollywood Afterlives in Art* en 2015, au Museum of the Moving Image de New York, *Telofossils* en 2013, au Musée d'art contemporain de Taipei, *Erreur d'impression* en 2012, au Jeu de Paume à Paris. Il a été enseignant au Fresnoy en France (2004-2005), à l'UQAM (2007-2014) et est artiste-rechercheur à l'École Normale Supérieure de Paris.

chatonsky.net



Grégory Chatonsky, *Netsea* (immersion version), 2015. Arts Santa Mònica, Barcelone, Espagne.
Photo : Grégory Chatonsky.

Guillaume Lachapelle & Patrick Ma

Lieux communs (2017)

Sculpture

Lieux communs est une œuvre sculpturale présentée dans l'espace public, qui constitue une forme d'hommage à notre patrimoine construit en le revisitant à travers un palimpseste architectural surréel et critique. Formée de deux sculptures-maquettes sous vitrines, situées aux angles sud-est et nord-ouest du boulevard Saint-Laurent et de la rue Saint-Viateur, l'œuvre reproduit l'architecture des lieux existants tout en la transformant en une réalité urbanistique parallèle. Ce faisant, la proposition artistique et architecturale multiplie les horizons du contexte existant, et crée une extension imaginaire au cœur même de la ville. Révélatrice d'un monde fictif, cette œuvre offre au public de passage la vision fugitive parallèle d'un avenir qui se déploie tel une construction temporaire. Si la ville est actuellement ce qu'elle est, c'est parce que des gens l'ont constamment définie, imaginée, ré-imaginée, reconfigurée puis encore redéfinie selon de nouveaux critères et de nouvelles valeurs. Ces critères et valeurs sont comme des métamatériaux qui, logés dans le bâti, portent en eux l'indice de malléabilité de la ville.

Guillaume Lachapelle vit et travaille à Montréal. Il a présenté son travail dans le cadre d'expositions individuelles et collectives à travers le Canada et les États-Unis, entre autres, au Centre d'exposition Circa, au Musée régional de Rimouski, au Musée des beaux-arts de Sherbrooke, à la galerie Art Mûr, à Edward Day à Toronto, ainsi qu'à la Guided by Invoices Gallery à New York. En Europe, il se démarque au Künstlerhaus Bethanien lors d'une résidence internationale à Berlin. Depuis, il expose régulièrement son travail en Allemagne. On note aussi sa participation à l'exposition *Personal Structures* à Venise en 2015. Il a également réalisé plusieurs projets d'art public. Il est représenté par la galerie Art Mûr à Montréal et REITER à Leipzig et Berlin.

guillaumelachapelle.com

Œuvrant en tant qu'architecte au sein de la firme Neuf architect(e)s, Patrick Ma explore diverses échelles de conception, alliant l'architecture, le design urbain et intérieur ainsi que des installations temporaires. Au cours de sa carrière, il a réalisé et coordonné l'équipe technique pour concrétiser plusieurs expositions pour le Centre

Canadien d'Architecture de 2008 à 2009. Fort de cette expérience, il a réalisé l'exposition « Dialogues avec la ville en transformation » à la Maison de l'architecture du Québec, retraçant les vingt dernières années de la firme d'architecture *Lapointe Magne et associés*, firme où il a également travaillé durant plusieurs années, jusqu'en 2016. Sa pratique mesure et questionne le potentiel d'appropriation des lieux dits publics. Participant à des collectifs de concours et d'installations architecturales, il explore le sous-texte de nos rapports fantastiques aux espaces urbains.



Guillaume Lachapelle & Patrick Ma, *Lieux communs*, 2017. Photo : Guillaume Lachapelle & Patrick Ma.

Hannah Claus

all of this was once covered in water (2017)

Projection vidéo

À travers l'eau, la mémoire trouve à la fois un passage et un véhicule afin de communiquer l'indicible et l'informé qui nous lient au monde. Terre des Premières Nations, Montréal – *Tiohtià:ke* en langue Mohawk, signifiant « là où les nations se divisent » – est traversé et entouré d'eau, élément-mère à la fois réel et symbolique. La projection vidéo *all of this was once covered in water* d'Hannah Claus met cette eau en image et en son – celle d'une nature tranquille – et transmet la mémoire qu'elle contient. Passant du jour à la nuit via une courte boucle d'environ trois minutes, cette eau nous est montrée saturée de soleil, scintillante et mouvante; puis constellée de reflets de lune, alors qu'elle traverse du côté nocturne. Ce passage incessant, du jour à la nuit, est à l'image d'une alternance de la conscience à l'inconscient. Si la mémoire résiduelle du passé, ou plus largement de l'histoire, est généralement inscrite et annotée de manière plus ou moins officielle, il existe aussi une mémoire vivante, fluctuante et instable. Cette mémoire est non seulement celle de collectivités, mais aussi de terres et de mondes qui sont à la fois fluides et changeants, quoique constants. Des mondes qui

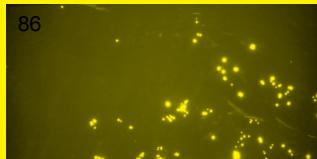
ont dû se déplacer, repenser leur territoire face à la colonisation. Les eaux du fleuve opérant à la fois comme passages et divisions, portent en elles une part de cette mémoire.

Hannah Claus est une artiste visuelle de descendance anglophone et *Kanien'kehà:ka* (Mohawk). Elle vit et travaille à *Tiohtià:ke* (Montréal) où elle a complété sa maîtrise en beaux-arts de l'Université Concordia en 2004. Dans sa pratique, Claus met en valeur les rapports complexes qui existent dans les cosmogonies autochtones, pour questionner notre perception de l'espace et du temps.

Ses installations ont été exposées en Amérique du Nord, ainsi qu'en Allemagne, en Suisse, au Mexique et au Chili. Elle prépare actuellement des expositions pour les centres d'artistes aceart à Winnipeg et articule à Montréal en 2017.

hannahclaus.net

L'artiste tient à remercier Initiative for Indigenous Futures (IIF), un projet d'Aboriginal Territories in Cyberspace (AbTeC) et Milieux - Institute for Arts, Culture and Technology de l'Université Concordia.



Hannah Claus, *all of this was once covered in water* (image vidéo), 2017.
Photo : Hannah Claus.

Jean-Maxime Dufresne & Virginie Laganière

Post-Olympiques (2017)

Installation photographique et vidéographique

Post-Olympiques de Jean-Maxime Dufresne & Virginie Laganière est une installation multimodale : photographique et vidéographique, incluant également des éléments sculpturaux et sonores. Sur le thème de l'après-olympique et de ses conséquences sur l'environnement immédiat, le projet constitue une forme d'investigation et d'interprétation de cet agencement architectural, économique, politique et social. Témoignant de l'ambition d'une époque, les Jeux Olympiques – où qu'ils aient eu lieu – laissent derrière eux un héritage qui pourtant, autorise la destruction de ce qui a précédé lorsque cela fait obstacle. Les artistes soulignent le fait que s'inscrivant « dans une chronologie olympienne plus vaste, [la métropole] se situe au cœur d'un réseau de relations et d'enjeux sur le devenir de sites olympiques controversés, qui ont précédé ou suivi les JO de 1976 à Montréal. *Post-Olympiques* s'intéresse précisément à la construction de narrativités qui s'échafaudent à travers ces différents lieux et contextes, entre Athènes, Beijing, Sarajevo, Munich et Tokyo : un éclatement de perspectives avec lesquelles dialogue forcément le cas de Montréal. » En effet, avec quels horizons devons-nous

composer dans l'après-coup des olympiques ? Et depuis quels points de vue poser son regard ? Que nous reste-t-il de cette utopie qui « contient la ville le temps de quelques jours ? Le contexte post-olympique se prête ici à l'exploration de différents cycles de vie au sein de ces infrastructures qui continuent de marquer de manière indélébile nos territoires urbains.

Outre leurs pratiques artistiques individuelles, Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne collaborent en duo depuis 2003. Leur travail puise dans la mutation des espaces construits qui façonnent les territoires urbains et leurs réalités sociales. Il s'incarne dans une approche protéiforme qui mélange la conception d'espaces architecturaux *in situ*, la photographie, l'installation, la vidéo et le son. Leur travail a bénéficié de nombreuses résidences et expositions personnelles au Canada et à l'international; notamment en Espagne, en Finlande, en Suisse, en Chine, en Italie et au Japon. Ils vivent et travaillent à Montréal.

jmdufresne.ca
virginielaganiere.com



Jean-Maxime Dufresne et Virginie Laganière, *À l'intérieur du Bird's Nest*, Beijing, 2014. Photo : Jean-Maxime Dufresne et Virginie Laganière.

Jérôme Bouchard

au vu (2016-2017)

Peinture acrylique, dessin et impression numérique

Réunissant des tableaux de la série *areas*, ainsi qu'un nouveau corpus de dessins intitulé *au vu* cette exposition de Jérôme Bouchard nous parle de la matérialité de la peinture et de son absence, de l'information que portent les données et leur portée poétique. D'une part ses tableaux, constitués de fines découpes où la peinture a été retirée, grattée, questionnent la représentation spatiale de l'information. Résultat de longs processus d'addition/soustraction de matière picturale, les images que révèle *areas* soulignent l'ambivalence de la peinture à affirmer sa présence. Appliquée, puis partiellement – mais largement – retirée, la peinture insiste sur son impermanence, versus la permanence de la toile du tableau.

Ses dessins récents, d'autre part, ont été créés à partir de données provenant de photographies aériennes documentant le territoire montréalais. Les images-sources choisies par l'artiste, tirées d'une carte issue des archives de la Ville, sont en fait les chutes photos. C'est-à-dire la portion d'images qui, longeant la lisière de l'île, se trouvent en périphérie et ne représentent que l'eau du fleuve alentour. Chaque dessin isole une partie de ces cartes, cadrant des

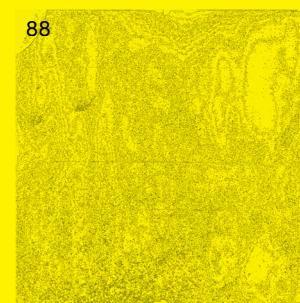
événements cartographiques qui ne contiennent que de l'information marginale – en marge du territoire. Enfin, de grandes impressions numériques sur textile polymère révèlent l'agrandissement d'un détail de la carte originale. À échelle humaine, l'œuvre nous plonge, en quelque sorte, dans la représentation distanciée de cette eau.

Jérôme Bouchard vit et travaille à Montréal. Dans sa pratique en peinture, l'artiste interroge les multiples instruments de mesure déployés pour traiter, stocker et transmettre les données essentiellement géographiques. Ses peintures rendent compte d'une réflexion portant sur les représentations spatiales de l'information. Pour ce faire, il agrège et spatialise sur la surface du tableau une multitude de données selon une logique de *mashup* déployant différentes interventions : superposition, découpage, grattage.

On a pu voir son travail lors de nombreuses expositions notamment en 2013 lors de Projet Peinture présenté à la Galerie de L'UQAM et aux galeries Roger Bellemare et Christian Lambert en 2015. Il a également reçu la bourse Plein sud en 2010, ainsi que plusieurs bourses de recherche

du Conseil des arts et des lettres du Québec. Son travail fait partie de collections privées et publiques au Canada et aux États-Unis. Il est représenté par les Galeries Roger Bellemare et Christian Lambert. Il a présenté son travail dans le cadre d'une résidence de création au Tokyo Wonder Site (Tokyo) au printemps et à l'été 2017.

bellemarelambert.com/fr/artiste/jerome-bouchard-6



Jérôme Bouchard, *au vu*
VM97-3_7P1-09, 2017.
Crayon sur papier / 90x71 cm.
Photo : Jérôme Bouchard.

88

Jonathan Plante

Invariants (2016) Mobile cinéplastique (2017)

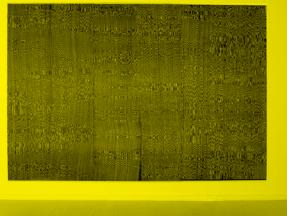
Tableau et sculpture, peinture acrylique sur support lenticulaire

Invariants et *Mobile cinéplastique* de Jonathan Plante sont deux œuvres réalisées sur supports lenticulaires, une picturale et une autre sculpturale. Elles invitent le visiteur à y poser un regard dynamisé par le déplacement qu'il doit effectuer pour en faire une lecture complète. Évoquant le mécanisme cinématique de l'image en mouvement, ces œuvres aménagent une rencontre entre art optique et peinture abstraite. Le terme « cinéplastique » est une clé de lecture du travail de l'artiste. Employé tout d'abord par l'historien de l'art et essayiste Élie Faure en 1922 dans le texte « De la cinéplastique », il s'agissait pour l'auteur d'envisager « un art où le temps devient réellement une dimension de l'espace ». Jonathan Plante revisite cette idée à travers un corpus d'œuvres qui répond à l'impératif d'un monde en perpétuel mouvement. Une image demande généralement une forme fixe de l'attention. Ici l'image est ambivalente : elle devient ambiguë devant le visiteur qui la parcourt et expérimente sous sa réception perceptuelle. La mobilité de l'attention devient la condition de lecture par laquelle s'articule une forme de récit non-linéaire.

Jonathan Plante vit et travaille à Montréal. Dans un travail qu'il qualifie de *cinéplastique*, il explore les conditions d'apparition du mouvement de l'image. Il s'intéresse notamment à l'image fixe mise en mouvement par le déplacement du regard. Ses expositions, présentées au Canada et à l'étranger, sont un terrain de recherche sur la perception visuelle faisant écho à l'art optique et au cinéma structuraliste. Depuis deux ans, il est membre du groupe de recherche sur le dessin et l'image en mouvement (GRUPMUV). En 2017, il présentera une exposition solo à la Galerie de l'UQAM ainsi qu'au centre de diffusion L'œil de poisson à Québec. Il est représenté par la Galerie Hugues Charbonneau. Ses œuvres font partie de collections privées et publiques, dont celles du Musée d'art contemporain de Montréal et du Musée national des beaux-arts du Québec.

huguescharbonneau.com/jonathan-plante-oeuvres-disponibles-available-artworks

89



Jonathan Plante, *Invariants*, 2016.
Photo : Jonathan Plante.

Jonathan Villeneuve

Mouvement de masse (2010)

Installation électromécanique

L'installation *Mouvement de masse* reprend le motif du phragmite, roseau commun qui longe nos routes et en mesure les distances. Sous forme d'installation cinétique, l'herbe s'anime d'un lent mouvement, saluant le passage du temps en retrait depuis les terre-pleins. C'est à travers la parité d'un dialogue nature-technologie, où la prédominance de l'un sur l'autre devient presque inexistante, que l'œuvre nous parle du territoire. Tel un perpétuel chantier en construction, le monde dans lequel nous vivons – à l'image de la ville – est le lieu de toutes les latences, mécanisées ou non. Orchestrations d'arrière-plan, les paysages automates de Jonathan Villeneuve définissent des espaces, encadrent des trajets. À échelle humaine, l'installation propose au visiteur une expérience physique : elle invite à une déambulation lente et attentive. Ce faisant elle induit une contemplation qui croise la rêverie des promenades. C'est une œuvre qui est aussi un rythme : la cadence qui l'anime est une métronomie transitoire, elle mime la mesure variable du temps

Jonathan Villeneuve est un artiste bricoleur qui crée des machines poétiques en assemblant des matériaux familiers dont il détourne la fonction d'origine. Ses œuvres bougent, émettent de la lumière et produisent du son, laissant le visiteur présumer de leur fonction imaginaire. Il est diplômé de l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM et a terminé un MFA/Open-Media à l'Université Concordia en 2009. Son travail a été présenté au Québec et au Canada, ainsi qu'à l'étranger, notamment dans le cadre de la Triennale d'arts et nouveaux médias, Musée National de Chine, Beijing. Il a réalisé plusieurs projets d'art public, entre autres au Centre Vidéotron (Québec) et au Quartier des Spectacles (Montréal). Il vit et travaille à Montréal.

jonathan-villeneuve.com



90
Jonathan Villeneuve, *Mouvement de masse*, 2010.
Photo : Alexis Bellavance.

José Luis Torres

Tentaculaire (2016)

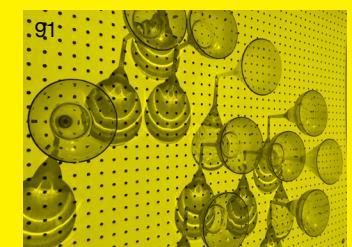
Installation sculpturale

Tentaculaire est une installation constituée d'une série d'œuvres sculpturales – réalisées à partir de matériaux trouvés – qui abordent l'identité comme une construction indéfinie, en transformation et en évolution constante. La prolifération dans l'espace, d'objets et d'assemblages, fait référence aux notions de propriété et d'occupation, en lien avec l'histoire personnelle propre à chacun. Il s'agit d'une structure en expansion qui se développe de manière organique, occupant graduellement toute la superficie de l'espace d'exposition. Le projet se présente comme une installation monumentale, mais avec la fragilité d'une structure instable. Rassemblant textes, cartes géographiques, photographies et objets divers, l'ensemble esquisse un portrait tout en nuance d'un territoire et de ses habitants. La question de l'unité versus la multiplicité est également au cœur du projet : par l'association d'éléments qui représentent des identités uniques – elles-mêmes constituées d'entrelacements, de mélanges et de métissages –, c'est une métamultiplicité qui se crée, à l'image du tissu social de la ville. Idées, forces, moyens et volontés diverses sont autant d'éléments dynamiques qui,

par leur mise en commun, forment un tout cohérent et solide – et c'est là le cœur battant de la ville et des horizons qui l'entourent.

à travers le Canada, l'Argentine, les États-Unis, le Mexique et l'Europe.

joselistorres.ca



q1:
José Luis Torres, *Apparences trompeuses*, 2016. Centre d'exposition de Rouyn-Noranda.
Photo : José Luis Torres.

Julien Boily

HORS CHAMPS (2016-2017)

Peinture, sérigraphie, impression numérique, projection et sculpture

HORS CHAMPS de Julien Boily est une exposition rassemblant une série de tableaux, de sérigraphies et d'objets qui questionnent la réalité perceptible. S'inspirant de la peinture des grands maîtres du XVII^e siècle pour ce qui est des peintures, ces œuvres – tableaux comme sérigraphies – mettent en scène des objets ambivalents, qui se situent quelque part entre le reconnaissable et l'incertain. Ils se présentent comme des énigmes contemporaines où métaphysique et technologie se rencontrent en état d'apesanteur, hors du monde. Cette situation spatiale ambiguë se trouve complexifiée par les réflexions que nous retournent ces objets. Combinant des matières polymères, métalliques, minérales et électroniques, ils reflètent tous d'improbables hors-champs, composant sous nos yeux des récits spatio-temporels fragmentés. En continuité avec ces propositions visuelles, une impression numérique se transforme presque imperceptiblement sous l'effet d'une projection lumineuse. L'objet représenté, suspendu-dédouble, est comme une question posée à lui-même : en flottaison, opalescent, il reste irrésoluble. Parallèlement aux tableaux, sérigraphies et impression-projection, une proposition

sculpturale occupe aussi l'espace : objets impossibles et pourtant bien tangibles, ils se présentent comme une forme d'extraction du réel qu'offrent les images tout autour – qui à leur tour deviennent hors-champs.

Originaire de Saint-Gédéon au Lac-Saint-Jean, Julien Boily vit et travaille à Saguenay. Après avoir obtenu un baccalauréat interdisciplinaire en arts à l'Université du Québec à Chicoutimi, il réalise ses œuvres de façon collective autant qu'individuelle. Depuis 2005, il a présenté près d'une dizaine d'expositions en solo et a participé à un grand nombre d'expositions collectives et de foires d'art contemporain au Canada, en France, en Grèce et en Suède. Il a bénéficié de plusieurs bourses du Conseil des arts et des lettres du Québec et du Conseil des arts de Saguenay. Artiste pluridisciplinaire, il privilégie la peinture, mais aussi le dessin, l'estampe et la sculpture.

julienboily.com

Le travail de Julien Boily est soutenu par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de Saguenay, le Centre Bang et TouTouT centre de production en art actuel.



Julien Boily, *HI & LO (Devant Hoover)*, 2017. Sérigraphie, 56 x 76 cm, tirage de 12. Photo : Julien Boily.

Katherine Melançon

L'état des matières (2016-2017)

Impression numérique, animation vidéo, sculpture et assemblage

Entre nature morte et composition abstraite, le travail de Katherine Melançon renouvelle notre rapport au numérique par la création d'œuvres qui, loin d'affirmer leurs affiliations technologiques de manière évidente, se présentent plutôt comme autant de « mystères picturaux » dont le processus de création est difficilement décelable. C'est ainsi que des échantillons représentatifs d'un lieu – par exemple des végétaux – sont l'objet d'une manipulation au numérisateur, lequel capte des images suggérant des états altérés de ces matières organiques. Pour cette exposition, l'artiste a travaillé à partir d'échantillons provenant de différents arrondissements de la ville. En résulte une série d'impressions numériques dont l'effet mystifiant agit comme une brèche dans le réel, révélant des horizons transfigurés.

Par un travail d'impression sur des matériaux tels que du tissu et des surfaces polymères, l'artiste explore le comportement de l'image numérique lorsqu'elle se trouve recontextualisée à travers de nouvelles incarnations matérielles. De son passage de la machine informatique vers la matière, l'image se superpose au réel, l'intègre et crée des conditions

de visibilité inattendues. Ce nouveau corpus d'œuvres est l'occasion d'une rencontre entre l'image et l'objet : l'impression numérique, que l'on comprend d'emblée comme bidimensionnelle, transpose sa prégnance sinon vers des volumes assumés, du moins vers des matières de densités diverses. En parallèle, une animation insuffle une vie intangible à l'image et lui rend son ambivalence identitaire, à la fois organique et numérique. Enfin, des impressions quasi monochromes ont été extraites de la surface informatique à la suite d'une erreur de programme et du comportement de l'écran à l'état de veille. Natures mortes générées par le numérique lui-même, elles témoignent de la faillibilité du binaire et de l'écran qui en transmet les micro singularités.

La pratique artistique de Katherine Melançon s'intéresse au processus, à l'utilisation de matériaux non traditionnels et au partage, ainsi qu'à l'abandon du contrôle. Dans une boucle constante entre expérimentation et résultats, elle cherche à remettre en question les limites d'un matériau et à explorer son parcours jusqu'à sa dématérialisation ou sa rematérialisation. Elle crée des œuvres

qui fluctuent entre abstrait et figuratif, macro et micro, naturel et technologique pour engager le regardeur dans une expérience active. Diplômée de Central Saint-Martins College of Arts & Design de Londres, Katherine Melançon a exposé en Europe, aux États-Unis et au Canada. Elle vit et travaille à Montréal.

katherinemelancon.com



Katherine Melançon, *Prolonger la pensée par le bras - Joseph Beuys*, 2016. Photographie. Photo : Katherine Melançon.

Laurent Lévesque

Axes (2012) Friendly Floatees (2013-2015)

Série de dix photographies/Installation numérique interactive

Axes est une série photographique qui sublime le banal et révèle la fulgurance du moment où l'image fut captée : en cette fraction de seconde très précise, un élément très haut dans le ciel nous évite l'aveuglement – c'est l'axe entre l'appareil et le sujet. Lévesque mentionne que les «dix images de ce projet sont construites autour de mouvements semblables et dans des environnements interchangeables. L'appareil photographique fixe directement le soleil, installé dans un ciel placide. Au moment de la prise de vue, un sac de plastique vient s'insérer dans l'axe établi entre la lentille et le sujet cadre dans l'image, redéfinissant ainsi toute sa dynamique.» Ne portant la marque visible d'aucun indice temporel ou géographique reconnaissable, ces ciels appartiennent pourtant à des lieux et des dates couvrant douze années et les quatre coins du globe – les titres en témoignent.

Friendly Floatees est une installation numérique interactive qui invite le visiteur à une improbable traversée aérienne. Se déplaçant à travers plus d'une centaine de ciels bleus sans horizon, le visiteur suit le vol de milliers de sacs de plastique. Objet banal par excellence, emblème de la surconsommation, le sac porte pourtant en

lui une beauté étrange qu'accentue sa légèreté. C'est par le passage d'un sac à l'autre, marqués d'hyperliens, que le visiteur traverse le ciel, ou plutôt les ciels. Indifférenciés au seul regard, ces ciels font toutefois le lien entre des lieux réels, captés en Amérique, en Europe et sur le Pacifique. Par leur dimension abyssale, ils deviennent l'espace unifié d'une dérive où temps et distances se trouvent suspendus.

Faisant usage de l'installation, du numérique, de la photographie et de la vidéo, Laurent Lévesque met en place des dispositifs qui engagent le visiteur dans une expérience décalée du paysage. Les œuvres de Laurent Lévesque ont fait l'objet d'expositions individuelles et collectives tant au Québec qu'à l'étranger, notamment au Musée régional de Rimouski, à Verticale - centre d'artistes, à Oudeis, au Musée des beaux-arts de Sherbrooke, à Regart - centre d'artistes en art actuel et à Art Gallery of Peterborough.

En 2017, en plus de sa participation au projet *Un million d'horizons*, Laurent Lévesque est l'invité de plusieurs programmes de résidences et expose son travail à Galerie Trois Points (Montréal), e4c (Seattle,

États-Unis), au Centre d'art actuel Bang (Chicoutimi), à Flux Media Gallery (Victoria, Colombie-Britannique), ainsi qu'à Caravansérail (Rimouski).

llevesque.net

L'artiste tient à remercier ses collaborateurs ainsi que le Conseil des arts et des lettres du Québec, Oudeis, La Chambre blanche et le Musée des beaux-arts de Sherbrooke.



Laurent Lévesque, *Friendly Floatees*, 2013–2015. Installation numérique interactive, image extraite de la projection. Photo : Laurent Lévesque.

Lysanne Picard & Joanna Chelkowska

La possibilité d'une île (2017)

Dessin animé, vidéo

Présentée sous forme d'animation vidéo, *La possibilité d'une île* de Lysanne Picard et Joanna Chelkowska est une séquence de dessins ayant pour motif une île en mutation. Territoire vacant où les artistes interviennent tour à tour, l'île ainsi dessinée et redessinée est le terrain où se construit leur étroite collaboration. Cet espace devient un périmètre performatif, une île déserte sur laquelle elles explorent les possibles. L'île voyage donc d'une ville à l'autre – une artiste habitant Montréal et l'autre Sherbrooke – et d'une main à l'autre en se transformant graduellement, au fil de leurs interventions.

Le dessin est au cœur de leurs pratiques respectives : elles l'abordent cependant de manière différente, quoique complémentaire. Picard s'intéresse au geste, dans une optique d'intervention ou d'art relationnel. Par le travail du dessin, de la peinture et du dessin animé Chelkowska explore la répétition et l'accumulation. Dans le projet *La possibilité d'une île*, elles unissent pour l'occasion leurs deux approches du dessin.

Lysanne Picard vit et pratique à Montréal. Elle a complété un baccalauréat en design à l'Université Concordia en 2009, et un diplôme

de deuxième cycle en pratique artistique actuelle à l'Université de Sherbrooke en 2014. Lysanne s'intéresse aux questions entourant la pratique du dessin et l'intervention dans la communauté. Elle a exposé dans des centres d'artistes et des Maisons de la culture dans la région de Montréal et à Sherbrooke en plus de participer à de nombreux projets de recherche-création collaboratifs avec ses pairs et dans la communauté.

lysannepicard.com

Joanna Chelkowska est née en Algérie en 1981 de parents d'origine polonaise. Par le travail du dessin, de la peinture, du collage et du dessin animé Joanna Chelkowska aborde la condition de l'individu aux prises avec les malaises de la société contemporaine : obsession du corps, douleur, perte de repères, dissolution des liens sociaux, repli sur soi, etc. Elle détient un baccalauréat en dessin/peinture de l'Université Concordia ainsi qu'un diplôme de 2^e cycle en pratiques artistiques actuelles de l'Université de Sherbrooke. Joanna Chelkowska vit et travaille à Sherbrooke.

joannachelkowska.com



Lysanne Picard & Joanna Chelkowska, *La possibilité d'une île*, 2017 (1:47 min.). Photo : Lysanne Picard & Joanna Chelkowska.

Des mots au-delà de l'horizon (2015-2017)

Peinture acrylique et dessin à l'encre

Avec le corpus d'œuvres intitulé *Des mots au-delà de l'horizon*, Makhfi rassemble une série de tableaux qui proposent une mise en image de l'écriture. Se superpose ainsi le tracé du langage écrit à celui de la représentation visuelle. Ici toutefois les mots sont choisis pour leur qualité formelle, évoquant le langage sans lui faire exprimer un sens précis. Le mot ne dit pas, il fait image. Puis, du mot est extraite la lettre, qui devient contour, dessin. Ce tracé cependant contient d'autres images : chevaux et figures humaines y occupent une place prépondérante – ils habitent des constructions spatiales qui, au premier plan, activent couleurs et motifs. Investiguant le thème de l'exil, l'artiste a développé un lexique qui exprime l'impuissance du déracinement : les chevaux, libres et frémissons, s'opposent aux figures humaines, sans pieds ni bras pour se mouvoir. Sans lourdeur aucune, les représentations de Makhfi sont au contraire aériennes, volatiles. Si les figures sont lestées au sol de par leur condition, elles incarnent néanmoins l'expression d'une liberté de l'esprit. C'est aussi ce que permet l'écriture : qu'il s'agisse d'une émancipation émotionnelle par la poésie, ou d'une indépendance

intellectuelle à travers la théorie, écrire – et par défaut lire –, ouvre tous les horizons.

Mohammed Makhfi est un « peintre des mots », riche d'une longue expérience sur divers continents. Né à Fès au Maroc, il a émigré en France alors qu'il était adolescent. Après ses études en beaux-arts et en design graphique, il a développé une carrière artistique riche et diversifiée qu'il poursuit aujourd'hui à Montréal, où il s'est installé en 2007.

La démarche de Makhfi, artiste entre la tradition et le modernisme, s'inscrit sur plusieurs plans. En tant que plasticien calligraphe, il pousse ses traits au métissage du signe. Il considère que pour comprendre l'aventure de la civilisation humaine, il est nécessaire de connaître l'histoire de ses écritures et de ses symboles. Sa recherche se développe ainsi sur deux niveaux, celui de la surface, du matériau et de l'espace sur lesquels l'œuvre est réalisée, et celui de l'émotion, de l'intuition et de la pensée qui nourrissent cette œuvre.

makhfi.net



Makhfi, *Bulle de sang*, 2015.
Acrylique et encre sur toile, 90x120 cm.
Photo : Daniela Mujica.

District bucolique (2015-2017)

Installation picturale : tableaux et objets picturaux

District bucolique de Manuel Bisson rassemble des œuvres picturales qui convoquent un imaginaire géologique faisant référence d'une part aux paysages nordiques, et d'autre part, au bâti urbain. Entre abstraction pure et figuration à peine suggérée, le lexique des images proposées se compose d'éléments végétaux, minéraux, animaux et fourrure, résidus fossilisés et rochers, masses de béton et constructions. En écho à nos racines culturelles, dont celles des Premières Nations, c'est une représentation formelle et fragmentée du territoire qui se déploie dans l'espace – tableaux et œuvres sur papier proliférant par-delà les murs. Un travail de mise en espace particulier a été exploré pour l'occasion : les tableaux – dont plusieurs déposés au sol et appuyés aux murs – engagent des dialogues formels entre eux. Leur proximité est plus que contiguë, ils se superposent littéralement – se glissant partiellement l'un sous l'autre – créant des effets de continuité, des conversations visuelles où chaque tableau verse en quelque sorte vers l'autre.

Il s'agit pour l'occasion de trois corpus d'œuvres, évoquant le temps et ses transmutations. Un premier corpus de tableaux, plus ancien,

appartient à l'évocation du géologique et de ses qualités granulaires, minérales. Avec un spectre chromatique allant exclusivement du noir au blanc, ce corpus engage avec une manière d'émanation spirituelle, tout en proposant des objets picturaux, des pierres, portant les marques profanes du passage de l'homme. Un deuxième corpus de tableaux trace les contours d'éléments aux géométries acidulées, comme éclairées de couleurs vives ou pastels, parfois même fluorescentes. Ces tableaux nous parlent de la ville et des plans lumineux qui la construisent et la déplient. Enfin, un dernier corpus, plus récent, aménage une série de rencontres entre peinture et papier. Très sombres, ces œuvres se présentent presque comme des objets-tableaux d'où déborde une mystérieuse matière noire – de fin papier frangé – qui leur permettent de s'affranchir d'eux-mêmes. L'ensemble des trois corpus cohabite de manière à détourner les codes traditionnels de présentation d'œuvres picturales.

manuelbisson.wordpress.com



Manuel Bisson, *Piège-pigeon*, 2015.
Huile sur panneau, 18x18 pouces.
Photo : Manuel Bisson.

Manuel Chantre

Memorsion (2010)

Installation audiovisuelle

Memorsion de Manuel Chantre est une installation immersive audiovisuelle constituée d'une vingtaine de toiles de projections en suspension, découpant l'espace en un parcours aux possibilités multiples. L'œuvre propose une expérience sensorielle et narrative par l'utilisation de vidéos déconstruites et d'une présence sonore qui vient appuyer les images en mouvement. La narration est ici non linéaire. Ce faisant, cette même narration permet de projeter dans l'œuvre une forme de récit impressionniste, sans début ni fin. Le visiteur, par ses déplacements dans ce labyrinthe de projections vidéos – tel un marcheur dans la ville –, contribue à la modulation du contenu visuel à l'aide de senseurs qui activent des séquences vidéos. L'installation se veut une réflexion sur la mémoire de l'architecture urbaine, qu'il s'agisse de lieux imaginés, construits, habités, détruits ou oubliés. Des images de structures de la ville, de grands espaces de bétons, d'édifices abandonnés et de murs tapissés de graffitis sont ainsi réagencées, créant un nouvel espace atemporel. *Memorsion* est un véritable voyage audiovisuel au cœur de la mémoire culturelle des lieux urbains.

Manuel Chantre est un artiste des arts numériques visuels et un compositeur qui habite à Montréal. Il s'intéresse à la déconstruction de symboles culturels pour créer des œuvres à la croisée de l'expérience sensorielle, de la fiction et du commentaire. Ses œuvres sont co-produites et présentées par des institutions en art médiatique de renommée internationale.

Depuis 2004, il développe des installations, sculptures et performances audiovisuelles en intégrant la musique, la projection vidéo, la programmation, l'animation 3D, l'art audio, l'éclairage robotisé et l'interactivité. Il s'intéresse aux propriétés tridimensionnelles que permettent la projection multi-écrans, les environnements immersifs, la matérialisation de faisceaux de lumière, ainsi que la projection dans des dômes, des écrans cylindriques de 360 degrés ou des structures transparentes qu'il conçoit.

Il est également développeur de programmes pédagogiques, enseignant et conférencier pour des écoles secondaires, collèges, universités, la Société des arts technologiques et le Centre de formation professionnelle pour la Colombie (SENA).

manuelchantre.com



Manuel Chantre, *Memorsion*, 2010.
Photo : Stéphanie Chantre.

Marie-Douce St-Jacques

Les architectures (2017)

Installation picturale : impression numérique et collage; sculpture de papier et de verre soufflé

Les architectures de Marie-Douce St-Jacques rassemble un corpus d'œuvres – nouvelles et anciennes – qui positionne l'espace comme le lieu de constructions discontinues, tout aussi complexes que précaires. Les structures s'y trouvent déconstruites et reconstituées, découpées et fragmentées. Partant d'une image source, que le visiteur découvre en entrant – un collage sur papier transféré en impression jet d'encre –, des détails sont isolés, déclinés, puis assemblés de manière à créer des prolongements imprévus de l'image initiale, culminant en la mise en abyme centrale d'un motif circulaire. Cet assemblage *in situ*, de papier libre et grand format, fonctionne dans l'ensemble de l'exposition comme une entrée dans le labyrinthe formel aménagé par l'artiste. À échelle humaine, l'œuvre est un seuil, un espace liminaire où disparaître. Parallèlement, une proposition sculpturale ajoute une résonance à l'ensemble : des objets sous vitrine révèlent d'autres angles et perspectives. Deux assemblages de verre soufflé et papier sont comme des ouvertures spatio-temporelles où réapparaître. Sorte d'univers aux dimensions démultipliées, il s'agit de jeux d'imprimés linéaires superposés et décalés,

découpés à l'emporte-pièce. Sous la cloche de verre, un papier chiffonné : donnant l'impression d'être sous vide, il semble se dilater sous nos yeux.

Munie de sa cisellerie, Marie-Douce St-Jacques glane depuis de nombreuses années des bribes éparpillées de textures et de formes. Ne laissant rien au hasard, elle se joue des rapports entre les blancs et les masses colorées, entre l'extérieur et l'intérieur, le visible et l'invisible pour créer des espaces éclatés dépourvus de repères stables. Ses activités allient également l'édition (*Le laps*), la musique (*Le fruit vert*) et l'écriture.

marie-douce.tumblr.com

99



Marie-Douce St-Jacques, Collage 2, 2012. Photo : Guy L'Heureux.

Mathieu Cardin

Le Qualità Segrete Del Verde (2014-2017)

Installation sculpturale

Le Qualità Segrete Del Verde est une installation sculpturale qui dévoile une nature « fictive », revisitant la notion classique de représentation comme fenêtre sur le monde. Se révélant à travers un jeu d'illusion et de trompe-l'œil, le paysage – tout d'abord convaincant dans son cadrage idéal, à une certaine distance – se présente ensuite pour ce qu'il est en tant que sculpture constituée de matériaux. Mais ce n'est pas si simple car le dispositif est à la fois une fenêtre et un reflet : un miroir ouvre littéralement l'espace et vient magnifier un monde de miniatures, que l'on découvre – en montre – depuis l'envers du décor. Cet envers chez Cardin fonctionne comme une assise pour installer la fiction dans le réel, tout en l'assumant pour ce qu'elle est, c'est-à-dire le lieu de toutes les trahisons avec la vraisemblance et les façades de l'apparence. D'ailleurs dans cette nouvelle version de *Le Qualità Segrete Del Verde* – la première ayant été présentée en Italie en 2014 dans un contexte *in situ* – la « façade » de l'installation se présente comme le mur d'une galerie où sont exposées des œuvres qui semblent avoir été extraites du paysage derrière. Si le vert d'un tableau

monochrome est l'exacte reproduction chromatique d'une fausse végétation lointaine : la fausseté de ce paysage enlève-t-elle au vert son authenticité ? Cardin, en montrant ces jeux d'aller-retours entre sujets, formes et représentations, aménage la proposition artistique comme un espace permissif et décomplexé, où se démultiplient les perspectives.

Né à Urville en France, Mathieu Cardin démontre dès son jeune âge des aptitudes exceptionnelles en sports de combat, en gymnastique et en théâtre. De ces premières disciplines, il gardera une grande flexibilité et un merveilleux uppercut. Préalablement intéressé par le cinéma et la photographie, c'est suite à une discussion bien arrosée avec un pilote d'avion et un garde forestier qu'il se consacrera à la sculpture d'installation. Aussitôt, c'est sans expérience en arts visuels qu'il déménage à Montréal. Un an plus tard, il entame une maîtrise en sculpture à l'Université Concordia, après avoir été accepté et s'être fait offrir des bourses, en présentant un portfolio d'images trouvées en ligne. Son œuvre oscille entre le vrai et le faux, l'illusion et la réalité tout en manipulant une imagerie qui mélange

la propreté de produits Johnson et Johnson™ avec la fragmentation des meubles IKEA®.

mathieucardin.com

L'artiste et la commissaire tiennent à remercier la Vitrerie VM Ltée.



Mathieu Cardin, *Le Qualità Segrete Del Verde* #2, 2015. Impression numérique, 24×36. Photo : Mathieu Cardin.

Mathieu Latulippe

Presque des îles/ Almost Islands (2017)

Installation

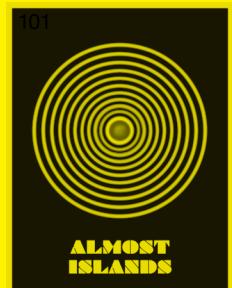
La figure de l'île occupe un espace central dans la pratique artistique de Mathieu Latulippe – elle s'y trouve coupée du monde, habituée d'improbables utopies, environnée d'horizons ouverts à tous vents. Dans le cadre de cette exposition, l'artiste propose un nouveau corpus d'œuvres où le motif de l'île – qu'il soit délocalisé en espace clos ou transfiguré en objet flottant non identifié – résonne avec tourisme de masse, colonialisme et consumérisme. Rassemblant photographies, objets et installations sculpturales, l'ensemble se présente comme une série d'instants qui peu à peu dévoilent l'ampleur dystopique de cette entreprise d'évasion et d'aventure. Remettant en cause la valeur de vérité de notre perception immédiate, les œuvres proposées nous projettent dans un monde où le réel ne s'appartient plus. Propriété corporative, science-fiction et exotisme romantique s'en vont ainsi main dans la main, au rythme d'un medley du Club Med. L'île est un espace de tous les possibles, où refaire le monde est un projet à échelle humaine, pour le meilleur et pour le pire.

Mathieu Latulippe vit et travaille à Montréal. Il est représenté par

la Galerie Division et il est membre du centre d'art CLARK. Sa pratique artistique explore, souvent avec humour, certaines mythologies ou perceptions physiques, sociales ou culturelles qui influencent notre façon de voir et de penser le monde qui nous entoure. Son travail a été présenté au Canada et à l'étranger notamment au Festival international du film sur l'art de Montréal, à La Manif d'Art de Québec 4, au Centre CLARK, à la Fonderie Darling, à Optica, à la Galerie Division de Montréal et Toronto, à Netwerk en Belgique, au Salon mondial à Bâle, à la Triennale 2011 du Musée d'art contemporain de Montréal, et dernièrement, à Aires Libres et à B-312. Il est lauréat du prix Victor-Martyn-Lynch-Stanton 2015 pour les arts visuels.

[sites.google.com/site/
matulippe/home](http://sites.google.com/site/matulippe/home)

L'artiste tient à remercier l'Atelier CLARK, Ghislain Brodeur, Olivier Rioux et toute l'équipe de la maison de la culture de Notre-Dame-de-Grâce.



Mathieu Latulippe, *Almost Islands*, 2017. Impression numérique, 76×100 cm. Photo : Mathieu Latulippe.

Mathieu Lévesque

Parallèles (2017)

Installation picturale : tableaux et vinyles peints

Les tableaux de la série *Parallèles* de Mathieu Lévesque se présentent plus comme des constructions que des peintures. Non pas que la peinture comme médium y soit absente, mais plutôt, elle se dérobe au regard pour nous amener à considérer les angles et bordures du tableau. Le tableau ici est à la fois volume et ligne d'horizon : polygone irrégulier longeant le mur, il devient comme le tracé labyrinthique d'un lexique formel pour le moins cryptique.

L'ensemble de la proposition picturo-sculpturale qui s'y déploie opère comme une forme de fragmentation proliférante : les tableaux-objets se distinguent les uns des autres par leur jonction, distinctement espacée de quelques centimètres, mais créant néanmoins un effet de continuité convaincant. En voix off, la couleur participe parfois de cette continuité : ponctuant l'extrémité de certains tableaux, elle devient l'indice d'un relais. Puis par un effet de réverbération lumineuse – des surfaces colorées perpendiculaires au mur blanc – la couleur fait figure d'écho immatériel à la matérialité très concrète du tableau. Comme en contrepoint, des aplats longilignes flèchent le mur opposé d'ombres

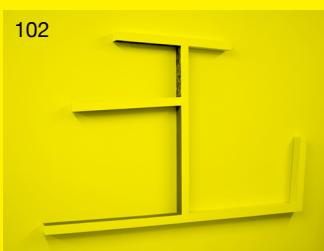
colorées. Suggérant la dématérialisation des objets-tableaux, ces surfaces semblent s'étirer comme des spectres de perspectives. Avec cette dernière intervention, Lévesque parvient à créer un double déplacement du tableau : d'une part son volume est radicalement réduit à sa charpente; d'autre part la peinture s'en échappe. En questionnant ainsi la limite physique du tableau, l'artiste parvient à déloger le regardeur de sa posture passive.

Mathieu Lévesque travaille sur la relation entre la peinture et son lieu de présentation. Son intérêt pour le contexte de diffusion et les conditions de réalisation de l'œuvre prédomine sur le sujet représenté dans celle-ci. Ses préoccupations touchent les constituants élémentaires de la peinture, la question des limites du tableau, ainsi que sa proximité avec la sculpture et l'architecture. Cet intérêt provient notamment de son expérience de graffeur qui, avant l'université, l'a amené à travailler directement dans des lieux imprévus, hors de l'atelier. Ce bagage le prédispose aujourd'hui à intervenir *in situ* avec un certain naturel.

Mathieu Lévesque est diplômé de l'UQAM en arts visuels et médiatiques (M.A. et B.A.) en plus d'avoir fait des

études en Histoire de l'art. Son travail a été largement exposé à Montréal et au Québec ainsi qu'à Toronto, aux États-Unis (New York, Chicago, Nashville) et à Leipzig, en Allemagne. Membre actif de la communauté artistique en tant qu'artiste, commissaire, membre de différents jurys et enseignant, il est aujourd'hui représenté par la Galerie Trois Points à Montréal.

[cargocollective.com/
mathieulevesque](http://cargocollective.com/mathieulevesque)



Mathieu Lévesque, *Parallèles 4C (De Stijl)*, 2017. Acrylique et émail en aérosol sur bois.
Photo : Mathieu Lévesque.

Mériol Lehmann

Terres 1983-2013 (1983-2013)

Série de trente-six photographies

La série photographique *Terres 1983-2013* témoigne de l'impact de l'industrialisation sur la réalité rurale et de la manière dont celle-ci s'en trouve transformée. Les images questionnent ainsi notre vision idéalisée de la campagne, depuis la ville pour point de vue. Ce projet, amorcé dans le cadre d'une résidence de création au centre d'artistes Sagamie – région où a grandi l'artiste – a été l'occasion de renouer avec des préoccupations touchant au territoire rural. Auparavant plongé, durant quelques années, dans une réflexion sur la façon dont l'industrialisation a contribué au développement des villes québécoises, Lehmann a ressenti le besoin d'une reconnexion avec ses racines – ces terres. Comme il le mentionne à propos du projet : « Il semble toutefois que la réalité nous rattrape toujours : toutes ces questions du poids de l'homme sur son environnement se sont bien vite retrouvées sur la table. Depuis les 30 dernières années, la campagne québécoise a subi des changements profonds dus à l'industrialisation de l'agriculture : les intégrateurs porcins, les monocultures, la mécanisation à outrance, la rationalisation des fermes; tout cela modifie en profondeur le paysage

rural qui semble malgré tout garder son apparence bucolique pour les urbains. *Terres* est le résultat de ces errances dans les territoires de mon adolescence, à rechercher des paysages disparus. » *Terres 1983-2013* est un même corpus d'œuvres qui se décline en trois formats photographiques : grand, moyen et petit. L'ensemble se télescope au regard du visiteur de manière à recréer un effet variable de distance.

Né en Suisse, mais vivant au Québec depuis plus de 30 ans, Mériol Lehmann est un artiste œuvrant principalement en photographie et en art sonore. Son travail a été présenté dans de multiples centres d'artistes et festivals au Canada, en Europe et au Japon. Il est aussi enseignant, concepteur sonore et consultant en culture numérique. Après avoir assumé durant plusieurs années la direction d'Avatar, un centre d'artistes dédié à l'art audio et électronique, il vient de terminer une maîtrise en arts à l'Université Laval.

mlehmann.ca

103



Mériol Lehmann, *rang saint-léandre, vers le nord* | *Terres*, 2013. Photo : Mériol Lehmann.

Natacha Clitandre

Time Capsules Montréal – Aperçus d'hétérotopies urbaines (2017)

Installation vidéo

Time Capsules Montréal — Aperçus d'hétérotopies urbaines est une installation vidéo en dyptique, présentant des fragments urbains qui nous révèlent des angles atypiques de la ville. Collectionnant depuis plusieurs années ces images de non-lieu, l'artiste nous les livre sous forme de lentes boucles contemplatives. Ce faisant, elle induit une durée du regard qui – suivant le rythme de la ville – souvent nous fait défaut. Avec ce projet – dont une première itération new-yorkaise a été créée en 2016 dans le cadre d'une résidence de création à Brooklyn – l'artiste tente d'isoler des espaces-temps singuliers, qui témoignent de la subjectivité de nos gestes et passages dans l'espace urbain. Clitandre mentionne à propos de sa pratique : «La notion de mobilité permet de saisir l'ensemble de ma démarche : je m'intéresse tant aux habitudes migratoires du citadin qu'à la fluctuation d'ambiances des quartiers et aux déplacements des pôles d'attraction d'une ville. Ainsi mon travail récent met en lumière des environnements en mutation économique, sociale et culturelle et revendique des stratégies d'occupation qui questionnent comment, dans une société occidentale post-industrielle, nous

faisons face au changement.» L'installation propose une perspective particulière de la ville, un portrait-puzzle formé de détails furtifs et d'éléments fuyants, sous l'attention ordinaire du passant.

Natacha Clitandre a complété en 2000 un baccalauréat en arts visuels à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et à l'Université Concordia. Elle a ensuite étudié le design graphique à l'École de Design de l'UQAM. Elle a complété en 2007 un Master en Théorie et pratique de l'art contemporain et des nouveaux médias à l'Université Paris 8 et l'École nationale supérieure des arts décoratifs (ENSAD). Dans le cadre de ce cycle d'études, elle a effectué un séjour à Brown University et RISD, Providence, Rhode Island.

Par son travail, Natacha Clitandre s'intéresse particulièrement aux dispositifs de diffusion mobiles, au lien établi entre l'artiste et le public par le biais de supports graphiques et vidéographiques s'insérant aux divers espaces du quotidien. Son travail a été présenté dans différentes villes européennes notamment Nantes, Bruxelles, Paris et nord-américaines dont Québec, Montréal, New York

et Pittsburgh. Elle vit actuellement à Montréal, où elle travaille comme artiste et commissaire.

natachaclitandre.net



Natacha Clitandre, *Time Capsules Montréal — Aperçus d'hétérotopies urbaines*, 2017.
Photo : Natacha Clitandre.

Pascal Dufaux

Réflexions scopiques (2017)

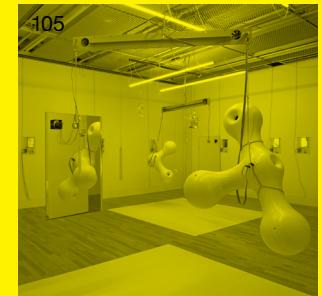
Installation sculpturale, vidéo-cinétique et sonore.
Programmation et composition sonore : Patrice Coulombe

Réflexions scopiques de Pascal Dufaux est une installation qui intègre, littéralement, l'image du visiteur dans son système de captation-retransmission. Composée d'objets-caméras polymorphes, de miroirs et de fragments de verre provenant de lustres, l'ensemble se trouve mis en équilibre via un système d'accrochage s'apparentant à un mobile, où les éléments se contrebalancent entre eux. Évoluant au sein de l'installation, le visiteur voit son image à la fois reflétée et captée. En psychanalyse, *scopique* est relatif à la pulsion qui met en scène l'acte de «regarder» et «d'être regardé». De manière analogique, les miroirs retournent l'immédiateté du visible. Puis numériquement, les caméras intégrées aux objets enregistrent l'image qui est ensuite retransmise vers des écrans dispersés dans l'espace. L'image est à la fois démultipliée et fragmentée à travers une chorégraphie d'objets passifs-actifs et de miroirs, technologiques ou non – l'écran n'est-il pas devenu notre surface de réflexion quotidienne ? Labyrinthe des vanités à l'équilibre fragile, l'horizon vers lequel nos affects nous projettent peut parfois se révéler fort complexe.

Pascal Dufaux, né en France, vit à Montréal et a étudié en scénographie et en arts visuels à Concordia. Il a été résident à la Christoph Meriam Stiftung en Suisse et à la Finnish Artists' association en Finlande. Son travail a été présenté au Mexique, à travers le Canada et en Europe, incluant des expositions à Créteil, Maubeuge, Lille et Marseille et des festivals tels que Mapping à Genève, Lab30 à Augsburg en Allemagne, la BIAN et le Mois de la Photo à Montréal. En 2015, son travail récent a été montré à la Carl Solway Gallery à Cincinnati, au Confederation Art Gallery à Charlottetown, à Feature Art Fair Toronto et au Festival Images de Vevey en Suisse. Pascal Dufaux est représenté par la galerie Christian Lambert à Montréal.

pascaldufaux.squarespace.com

L'artiste tient à remercier le Conseil des arts du Canada pour son soutien.



Pascal Dufaux, *Réflexions scopiques*, 2017.
Photo : Dominic Boulerice.

Patrick Bérubé

Flots (2016)

Installation sculpturale

Flots de Patrick Bérubé est une installation sculpturale qui se présente comme un monolithe fragmenté, sorte de module dont les unités dévoilent tour à tour une série d'indices qui font récit alors que le visiteur en fait le tour. Avec pour point de départ *L'Art de la Fugue* de Bach, *Flots* est une réflexion sur l'idée de fuite et de faille. Énigme compartimentée, l'installation ne peut se lire qu'en espace-temps distincts : ayant accès à l'une des faces du monolithe, les autres nous restent cachées. Il faut nécessairement rassembler les fragments par un travail de mémoire et d'association d'idées qui permette de faire récit. Dans ces compartiments, de petits drames se jouent : un plafond fuit dans une collection de contenants; ces fuites d'eau sont rythmées par le contrepoint – écriture musicale à la base de *L'Art de la Fugue* de Bach; ailleurs, une éclipse lunaire est aussi une bulle de savon fugace; plus loin, brûlent les partitions de *L'Art de la Fugue*, mais c'est une illusion numérique; dans un autre compartiment, elles ont été épargnées mais deviennent des vagues que chante un coquillage; plus loin encore, un disque vinyle peine à rendre audible *la Fugue*. De partout, la fugue fuit, mais dans

sa fuite elle raconte son histoire, le récit de cycles infinis.

Patrick Bérubé a obtenu une Maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal en 2005. Finaliste pour le prix Pierre Ayot en 2010 et 2011, son travail a été remarqué sur les scènes nationale et internationale par ses participations à de nombreuses expositions et événements majeurs. Notamment, en 2010, lors de l'exposition « Ceci n'est pas un Casino » au Casino Luxembourg, au Luxembourg et à la Villa Merkel en Allemagne. En 2005, il obtenait le prix du jury dans le contexte de la 3^e Manifestation internationale d'art de Québec. Il compte également plusieurs séjours en résidence d'artiste dont la résidence du Conseil des arts et des lettres du Québec à Barcelone en Espagne, en 2009, à la Cité internationale des Arts à Paris, en 2007 et à Buy-Sell, à Bordeaux, en 2011. Depuis 2010, il a réalisé trois œuvres d'intégration à l'architecture.

patrickberube.com



106
Patrick Bérubé, *Flots* (détails), 2016.
Photo : Patrick Bérubé.

Paul Brunet & Paul Abraham

Storytelling (2017)

Installation picturale en duo

Réunissant des œuvres de Paul Brunet et de Paul Abraham, *Storytelling* est une installation picturale créée en duo, qui se présente comme un parcours narratif entremêlant les créations des deux artistes. Le récit est ici à la fois un et multiple : chaque visiteur y lit une histoire différente selon sa trajectoire et ses références personnelles. C'est autant d'histoires qui se construisent au gré des déambulations dans l'espace. Allant de peintures murales *in situ* à des assemblages de tableaux spatialisés – la proposition se compose d'éléments visuels qui empruntent largement à l'univers de la BD. Alternant les références au western, à la série noire, à la science-fiction, aux super-héros ainsi qu'au pop art, c'est toute une mythologie Nord-Américaine qui se dessine en mode *cut-up*, procédé de découpe et fragmentation cher à William S. Burroughs. Ici, les horizons sont ceux d'une Amérique faite de contradictions, où les personnages – cowgirl, Superman ou femme fatale – se rencontrent dans un espace-temps où fiction et réalité se donnent la réplique. The End.

Paul Abraham naît en Suisse. Dessinateur insatiable depuis son plus

jeune âge, sa démarche artistique se situe aujourd'hui dans la mouvance du pop art. Diplômé de l'école supérieure d'arts appliqués de Paris, il y a suivi les cours de Georges Pichard. Étudiant d'Art Spiegelman à la SVA de NYC, il a participé à la production du magazine Raw. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions individuelles et collectives à Montréal, notamment à la Galerie Joyce Yahouda et à Art souterrain. Il travaille actuellement sur des projets multimédias mariant peinture, sculpture et vidéo.

paulabrahamart.blogspot.ca

Paul Brunet vit et travaille à Québec. Détenteur d'un baccalauréat et d'une maîtrise en arts visuels de l'Université Laval, il se consacre principalement aux pratiques picturales, ainsi qu'à explorer et définir la notion de peinture-installation. Depuis dix ans, l'artiste a exposé son travail dans des foires à Vancouver, Chicago et Toronto, ainsi que dans de multiples centres d'artistes et galeries au Québec. Ses œuvres font partie de plusieurs collections particulières au Canada et aux États-Unis.

paul-brunet.com



107
Paul Brunet, *Finallement II*, 2013.
Acrylique et peinture aérosol sur toile,
122×122 cm. Photo : Christian Bujold.



108
Paul Abraham, *Vache en cavale*, 2017.
Sculpture suspendue, panneaux de
bois découpés, peinture vinyle et
câbles d'acier. Photo : Paul Abraham.

Pavitra Wickramasinghe

Last Syllable of Time (2012)

Vidéo. Son par Olivier Girouard

Image renversée d'un bateau échoué sur la côte du Sri Lanka, *Last Syllable of Time* est une vidéo de Pavitra Wickramasinghe qui nous rappelle un passé pas si lointain, celui d'un monde laissé sens dessus dessous. C'est par hasard, nous dit l'artiste, que le bateau chaviré a été trouvé au nord-est du Sri Lanka. Il s'agissait de sa troisième visite en vingt ans dans le pays où elle a grandi. Tout en ayant conservé une mémoire claire de ce lieu de l'enfance, la réalité fut bien évidemment très différente du souvenir. Ce constat, à travers les yeux d'adulte de l'artiste, fut bouleversant. Le bateau renversé est un rappel des destructions passées et met en garde contre celles futures : aucun territoire n'est désormais à l'abri de catastrophes écologiques. La rive est ce lieu liminaire et vulnérable, qui vient tracer les lignes, souvent fuyantes, de notre géographie terrestre. De la rive aussi, l'horizon tend à s'élargir et à s'ouvrir vers des frontières autres.

Pavitra Wickramasinghe est née au Sri Lanka et vit maintenant à Montréal. L'artiste multidisciplinaire s'intéresse aux conventions du regard et aux nouvelles façons de concevoir l'image en mouvement. Son travail actuel explore

le voyage, la fluidité du lieu et la mélancolie. Elle utilise la lumière et les ombres comme extension de l'image projetée pour créer des installations où le regardeur, au lieu d'observer l'œuvre de l'extérieur, occupe un espace cinématographique à l'intérieur de celle-ci. Son travail a été exposé à Montréal, au Canada et à l'international. Elle a également réalisé de nombreuses résidences d'artistes et reçu plusieurs prix et bourses d'études.

pavitraw.com

L'artiste tient à remercier La Fondation de la Famille Claudine et Stephen Bronfman, UNESCO-Aschberg Bursaries for Artists, Changdong Art Studio, National Museum of Contemporary Art (Seoul, South Korea) et Perte de Signal.



109
Pavitra Wickramasinghe, *Last Syllable of Time*, 2012 (3:20 min.).
Photo : Pavitra Wickramasinghe.

Rosalie D. Gagné

Règne artificiel III (2017)

Installation cinétique et lumineuse

Dans la nuit de la boîte noire, les créatures lumineuses de l'installation cinétique *Règne artificiel III* de Rosalie D. Gagné se déplacent au rythme d'une respiration régulière. Cependant, lorsque s'avancent les visiteurs, cette respiration – générée par de petits ventilateurs – s'intensifie et les lumières qui l'accompagnent fluctuent davantage. C'est l'air qui vient insuffler ici le mouvement d'une vie mécanique, mimesis d'existence subaquatique. Suspendus en surplomb dans la noirceur, les corps de polythène gonflable évoquent cette nature cachée des fonds marins – mouvement souterrain, méandres du subconscient. Les propositions récentes de D. Gagné, comme elle le mentionne elle-même, «s'inspirent librement d'un courant d'architecture dite réactive, qui explore comment les systèmes naturels et artificiels interagissent. L'un des modèles pour la conception et la réalisation de tels environnements réactifs est le biomimétisme, c'est-à-dire la simulation numérique de fonctions, de comportements, de l'agir et du pâtir des êtres vivants. Au cœur de cette réflexion, qui repose sur une combinaison d'anxiété et d'espoir, réside l'utopie d'harmoniser le monde artificiel et les processus naturels.»

Rosalie D. Gagné vit et travaille à Montréal. Elle a étudié les arts visuels à l'Université Laval (Québec), à l'UNAM (Mexico city), puis à l'Université Concordia (Montréal) où elle obtient sa maîtrise en 2004. Son travail se situe à la frontière de la sculpture, de l'installation et des arts médiatiques, et prend racine dans la phénoménologie de la matière et de la perception. Dans ses propositions, D. Gagné s'intéresse aux rapports entre microcosme et macrocosme, entre la conscience individuelle et collective, ainsi qu'à la technologie et la nature. Ses œuvres ont été présentées au Canada, au Mexique et en Europe.

rosaliedumont-gagne.com

L'artiste tient à remercier le Conseil des arts du Canada pour son soutien.



110
Rosalie D. Gagné, *Règne artificiel III*, 2017.
Photo : Rosalie D. Gagné.

Sabrina Ratté

Escales (2015-2016)

Installation vidéo, impression numérique. Son par Roger Tellier Craig

Triptyque de vidéo-projection comprenant deux impressions grands formats sur lesquelles sont projetées deux des trois images, *Escales* de Sabrina Ratté est une forme d'architectonique minimale qui se complexifie graduellement par ajout d'images-mouvement et intégration de distorsions en transparence. L'identité de l'espace y est mise en cause : un lieu n'est-il pas la synthèse des expériences qui s'y additionnent ? *Escales* est le lieu de tous les possibles : n'appartenant à aucun univers connu, cet espace en mouvement ne répond en rien aux attentes d'une déambulation ordinaire. Une escale est un relais, un lieu de passage – ici ce lieu est pure temporalité, en transition sur lui-même. Le triptyque fonctionne comme une image-mouvement centrale qui, s'étant dédoublée de chaque côté – projetée sur les impressions –, se voit incessamment réunifiée en son milieu. La partie centrale est la somme de deux espace-temps distincts. D'un point de vue plus technique, l'artiste mentionne que l'œuvre est « le résultat de la manipulation du signal électrique par des moyens numériques. L'électricité comme matière brute est ici sculptée, transformée et altérée pour renaître comme architecture.

La vidéo dépeint un environnement architectural où des espaces hallucinés défilent tels des mirages automatisés. Le spectateur est invité à se projeter dans un espace virtuel, et à suivre l'évolution de cette architecture mouvante.»

Le travail vidéo de Sabrina Ratté est caractérisé par la création d'environnements virtuels générés par des signaux électriques. L'électricité, comme matériel brut, est sculptée, manipulée et altérée numériquement pour renaître en une architecture vibrante et lumineuse. Ses œuvres se situent à la limite de la science-fiction, à mi-chemin entre l'abstraction et le figuratif, l'utopie et la dystopie, l'architecture et le paysage. Son travail inclut installations, impressions et performances en direct.

sabrinaratte.com



Sabrina Ratté, *Escales*, 2015.
Courtoisie de la Galerie Laffy Maffei,
Paris, France. Photo : Sabrina Ratté.

Sofian Audry & Samuel St-Aubin

Archipel (2014)

Installation sonore interactive

Présentée en extérieur, *Archipel* est une installation sonore faisant intervenir des modules électroniques disposés dans l'espace. Les modules émettent des sons évoquant d'étranges oiseaux, hybrides organiques et électroniques. Les chants électroniques évoluent pendant l'exposition grâce à des algorithmes génétiques. Les modules interactifs répondent aux variations de signaux infrarouges : les visiteurs peuvent ainsi interagir avec eux au moyen de télécommandes apportées de chez eux ou prêtées par le lieu de diffusion. Les codes envoyés par les télécommandes interrompent et modifient les chants par le biais de croisements et de mutations d'algorithmes. Les artistes, à propos d'*Archipel*, mentionnent que le « processus s'inspire de l'œuvre *Galapagos* de Karl Sims (1997-2000) qui faisait intervenir le public pour contrôler l'évolution de créatures virtuelles. L'image est ici remplacée par le son, la virtualité par la physicalité, mettant en scène des agents actifs possédant leur propre autonomie. Loin de se faire le démiurge supervisant l'évolution d'une population, le visiteur devient ici partie prenante d'un écosystème en constant changement. »

Sofian Audry crée des œuvres numériques se déployant sous différentes formes telles la robotique, l'intervention électronique, l'installation interactive et l'art web. Détenteur d'une maîtrise en science informatique de l'Université de Montréal (apprentissage-machine et modélisation du langage, 2001), ainsi que d'une maîtrise en communication de l'UQAM (médias interactifs, 2010), il a récemment complété un doctorat interdisciplinaire en Arts et Lettres («Humanities») à l'Université Concordia (2016). Sofian est présentement stagiaire postdoctoral au Massachusetts Institute of Technology à Cambridge. Son travail a été présenté au Canada, en Europe, en Asie et en Afrique dans de nombreux festivals et lieux d'exposition.

sofianaudry.com

Samuel St-Aubin est présent dans le paysage des arts électroniques depuis 2002. Il a collaboré à la production du travail de plusieurs artistes et de collectifs au Québec. Depuis quelques années, il met de l'avant sa propre démarche de création. Ce technicien en électronique investit les objets du quotidien d'une réalité nouvelle. Il insuffle à ses créations une autre

dimension qui va au-delà du réalisme utilitaire de l'objet, en les détournant de leur utilisation première, bouleversant ainsi radicalement notre relation à l'objet. D'une précision sans équivoque, ses œuvres nous mettent directement en relation avec la poésie du quotidien qui se découvre dans la simplicité de l'existence.

samuelstaubin.com



Sofian Audry & Samuel St-Aubin,
Archipel, 2014. Photo : Sofian Audry & Samuel St-Aubin.

Sandra Lachance

Portraits : porter (2017)

Série de six photographies

La série photographique *Portraits : porter* de Sandra Lachance met en scène des situations où l'environnement – en l'occurrence montréalais – est métaphoriquement « porté », s'incorporant ainsi aux identités en construction d'adolescents. La série nous montre – avec une légèreté toute théâtrale et une facture clairement picturale – la manière dont le territoire peut à son tour nous habiter et nous construire.

En amont de ces photographies, a eu lieu toute une série d'ateliers de médiation culturelle avec une vingtaine d'élèves de 4^e secondaire de l'école Jeanne-Mance à Montréal durant lesquels les adolescents ont pu explorer le portrait et la photographie avec l'artiste. Ce fut pour eux une occasion de réfléchir à la corrélation entre territoire et identité : à l'image de la construction identitaire, la ville est une entité en constante redéfinition. À tout instant, chaque angle donné est prétexte à offrir un portrait particulier, impermanent bien qu'immortalisé. À propos de sa démarche, l'artiste nous dit que la photographie lui « sert à explorer les aspects capsulaires de notre société. » Le portrait quant à lui est la forme par excellence pouvant exprimer toute la complexité des

enjeux identitaires, tant au niveau du microcosme personnel que plus largement, à l'échelle d'une société. C'est Charles Grivel qui décrit le portrait comme la convergence de l'être et de sa ressemblance. Parmi les différentes facettes identitaires de ces adolescents, il y a celle du citoyen et de la citoyenne qui, habitant activement sa ville, intègre cette dernière comme une part d'eux-mêmes.

Née en 1979, Sandra Lachance a obtenu une maîtrise en arts visuels et médiatiques à l'UQAM ainsi qu'un post-diplôme du Studio National des Arts Contemporains Le Fresnoy. Elle vit à Montréal et travaille en France et au Québec. Ses réalisations, que l'on peut associer au portrait, s'attachent à différents groupes sociaux particuliers, comme les détenus, les personnes âgées, les pêcheurs. Elle densifie la notion de « l'ordinaire » et met en place des systèmes d'exploration et de narration dans une pluralité d'espaces virtuels, fictionnels et urbains.

sandalachance.net



Sandra Lachance, *Portraits : porter*, 2017. Photo : Sandra Lachance.

Sébastien Cliche

Nouveaux développements (2017)

Installation sculpturale et vidéographique

Avec *Nouveaux développements*, l'artiste poursuit ses réflexions des dernières années sur les notions d'espaces publics monitorés et surveillés. L'œuvre explore les jeux d'échelle par un assemblage d'éléments qui appartiennent au mobilier de bureau et à l'architecture. Au premier plan, une grande table circulaire occupe l'espace. Le motif du cercle est ici central : il porte en lui tout un histoire d'utopies et de contre-utopies urbanistiques. Que l'on pense à Auroville en Inde ou au Panopticon et The Garden City au Royaume-Uni, il s'agit de planifications architecturales et de structures qui tendent soit vers un idéal d'unité par l'absence de hiérarchie, ou au contraire vers une centralisation du pouvoir. S'approchant de la table, on découvre entremêlés : objets usuels, cartables et documents, puis des miniatures, éléments de maquettes, projections de l'esprit. Depuis toujours, la maquette est utilisée afin de donner forme aux idées utopiques, faute de les construire réellement. C'est une manière de mettre la pensée à l'épreuve et de matérialiser une certaine vision du monde. Ici cependant il ne semble pas y avoir de plan directeur : des fragments de projets s'accumulent avec fébrilité, des

ébauches d'idées, de constructions, tournent à l'obsession. À cet ensemble s'ajoutent des caméras et de petits moniteurs qui constituent une forme de dispositif de surveillance aveugle où le visiteur se voit être vu. Ce que propose Cliche avec cette scénographie c'est un récit ouvert, celui d'un personnage qui cherche, invente, et crée ou recrée. Un personnage qui développe et projette les formes d'un futur, les contours d'un avenir à construire. L'œuvre place ainsi le visiteur au cœur d'une fiction en chantier, où le désordre des choses couve la promesse d'un nouvel ordre à venir.

Sébastien Cliche est un artiste multidisciplinaire qui vit et travaille à Montréal. Depuis une vingtaine d'années, il recontextualise des objets, des images, des textes et des sons pour inventer des systèmes à l'intersection de la fonction et de la fiction. Son travail a été présenté lors d'expositions individuelles et collectives – notamment au Centre d'art contemporain de Meymac (France, 2008), à l'Œil de poisson (Québec, 2010), à Momenta Art (New York, 2013), à la galerie Circa (Montréal, 2015), ainsi que dans des festivals établis tels que MUTEK (Montréal, 2005 et 2010).



Sébastien Cliche, *Nouveaux développements*, 2017. Photo : Sébastien Cliche.

En 2012, il a reçu la bourse Claudine et Stephen Bronfman en art contemporain. En 2014, il lançait *La doublure*, une publication portant sur le projet du même titre présenté à la Galerie de l'UQAM (2012).

aplacewher youfeelsafe.com

L'artiste tient à remercier le Conseil des arts du Canada pour son soutien.

Suzanne Joos

Territoires réinventés : Cartographies non- cartésiennes (2010-2017)

Dessin, photomontage numérique et fragments de murale

Par l'instauration d'un Centre de documentation fictif – composé d'ensembles cartographiques minutieusement réalisés notamment à l'aide de tampons encreurs – le visiteur est invité à découvrir un territoire hybride : situé quelque part entre la géographie réelle de la ville et celle, imaginaire, d'un monde ponctué de repères poétiques. Le langage de ces constructions repose sur une écriture picturale propre à l'artiste, qu'elle développe depuis de nombreuses années : successions de fines lignes, de lettres, de dates, de chiffres et de motifs d'encre et d'aquarelle.

Se déclinant en quatre corpus d'œuvres, l'exposition questionne le lien d'appartenance à un territoire donné et le pouvoir, à la fois réel et symbolique, d'en réinventer les contours : *L'Atelier nomade* est constitué de fragments de murs de l'ancien atelier de l'artiste, sur lesquels s'inscrivent des cartographies auparavant *in situ*; *Topographies de ruelles* consiste d'une part en une série de photomontages numériques où des photographies détaillant les aspérités de nos rues sont croisées avec des cartes fictives – puis d'autre part, des cartes-rouleaux conçues au moyen de tampons encreurs en forme de

craquelures superposées à de l'aquarelle; *Plans d'espaces irréels* se déploie en projections libres de l'esprit qui esquiscent des non-lieux oniriques, métá-utopiques; *Plans poétiques de l'insulaire* recrée les pourtours de parties de l'île, en délimite des portions d'espaces liminaires – dont certains espaces industriels et portuaires peuplés de conteneurs, inaccessibles aux citoyens promeneurs. S'ajoute à ce dernier corpus une œuvre en référence au patrimoine historique de l'Arrondissement de LaSalle, plus précisément le Parc des Rapides, offrant au public local un regard inédit sur un territoire pourtant familier.

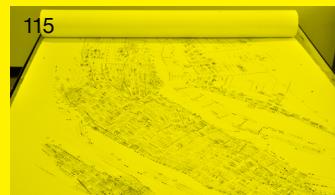
La mise en espace explorée par l'artiste a permis de faire ressortir la dimension fragmentaire de la carte. D'immenses cartes-rouleaux présentées au mur, de manière à se couvrir partiellement les unes les autres, suggèrent l'impossibilité d'en saisir toute l'ampleur. Puis une autre, sur une table à tréteaux, ramène dans l'espace de la galerie celui de l'atelier – en écho avec les fragments de murale rescapés de l'atelier de l'artiste, quelques années auparavant.

Suzanne Joos détient une maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'UQAM

et un baccalauréat en histoire de l'art de l'Université de Montréal. Son travail a été présenté à travers le Canada, notamment dans le cadre de la 33^e édition du Symposium international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul en 2015. Ses œuvres font partie de collections privées et publiques, dont celles de la Ville de Montréal et du Musée National du Québec.

suzannejoos.com

L'artiste tient à remercier le Conseil des arts du Canada pour son soutien.



Suzanne Joos, *Topographie de conteneurs* (détail), 2016–2017. Aquarelle, encre et tampons sur rouleau de papier Arches, 1,20 m × 9 m. Photo : Suzanne Joos.

Yannick Guéguen

Sandscape (2015)

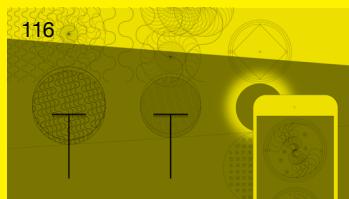
Installation sonore participative

Sandscape est une installation sonore participative. Les visiteurs sont invités à interagir en manipulant des instruments – des râteaux – qui permettent de dessiner sur des surfaces de sable. Ces gestes sont comme autant de tracés cartographiques s'accumulant et s'annulant à la manière de palimpsestes. Dans ce cas-ci cependant, la cartographie est d'ordre sonore : chaque intervention des visiteurs génère un paysage sonore en temps réel, puisé à même une banque de données audio relatives à la ville. Le territoire est semblable à une partition souterraine. Réagissant aux lois de la matière, à la gravité, aux frottements et aux collisions, les compositions créées par les visiteurs réfèrent aux chants des dunes (dites mugissantes) émis dans certains déserts lorsque les grains de sable entrent en résonance. Les bacs à sable, quant à eux, viennent illustrer un paysage industriel montréalais : berges inaccessibles, lieux de stockage, zones portuaires, cuves des raffineries. Ils évoquent autant la plage que les jardins zen. La force avec laquelle les râteaux sont manipulés va générer des sons de natures différentes, allant de sons secs – évoquant un aspect granuleux, de la matière friable, des

frottements, puis pour figurer l'hiver, de la neige craquante, de la glace – à des sons métalliques et résonnantes – des vibrations qui ont été captées sur des structures métalliques : lampadaires, mâts, quais, ponts, etc. À un autre niveau d'interaction, lorsque les instruments des deux bacs sont manipulés au même moment, ils vont générer des structures sonores beaucoup plus complexes, évoquant le paysage sonore montréalais : les Symphonies portuaires, La Ronde, l'œuvre Silophone (créé par [The User]), le grand prix de Formule 1, etc. L'œuvre permet ainsi au visiteur d'explorer un terrain méconnu, où les événements sonores deviennent presque palpables.

Yannick Guéguen est artiste en arts numériques et architecte-paysagiste. Détenteur d'une maîtrise en design de l'Université de Montréal et d'un diplôme de l'École nationale supérieure du paysage de Versailles, il s'intéresse aux expériences en réalité augmentée et à l'art numérique qui révèle le territoire. Ses œuvres ont été exposées dans des lieux reconnus de l'art contemporain. En 2013, il recevait la bourse Phyllis-Lambert Design Montréal.

yannickgueguen.com



Yannick Guéguen, *Sandscape*, 2017. Photo : Yannick Guéguen.

Médiations culturelles

Les médiations culturelles pour *Un million d'horizons*

Dans le cadre de l'événement *Un million d'horizons*, des activités de médiation culturelle ont permis, dans tous les arrondissements de Montréal, à des jeunes, des personnes âgées, des familles ou des personnes issues de l'immigration de découvrir des démarches et des artistes professionnels à travers des rencontres originales et des ateliers de cocréation. Voici l'ensemble des projets de médiation développés avec les maisons de la culture et les lieux de diffusion municipaux du réseau Accès culture ainsi que leurs partenaires partout sur le territoire montréalais.

Avec les jeunes des camps de jour

1000 horizons
Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville
Arrondissement Ahuntsic-Cartierville

Les jeunes des camps de jour ont participé à un parcours amusant et innovant associé aux installations *Le jeu de l'oie* de Caroline Gagné et Patrice Coulombe, et *Memorsion* de Manuel Chantre, durant un atelier de 75 minutes qui explorait

le mouvement et sa représentation sonore et picturale par le jeu.

Les participants ont découvert des techniques nouvelles et anciennes en créant des œuvres visuelles et sonores aux moyens d'acétates, de projections et d'objets sonores. Origami et jeux au sol ont complété ce parcours. De plus, chaque participant a pris part à une œuvre collective immortalisant son passage à la maison de la culture.

Cartographie ré-imaginée

Bibliothèque Saul-Bellow
Arrondissement Lachine

Les citoyens ont été invités à enrichir la carte géographique des espaces verts sauvages de Montréal, à travers photos, dessins, témoignages et visites guidées. Les artistes Maia Lotzova et Dominique Ferraton ont offert aux jeunes des camps de jour des activités exploratoires hors les murs menant à la création d'une exposition à la bibliothèque.

Territoire réinventés :

Cartographies non-cartésiennes
Centre culturel et communautaire Henri-Lemieux et Parc des rapides
Arrondissement LaSalle

Résidence d'artiste extérieure et atelier mobile accompagnent l'exposition de Suzanne Joos. Les citoyens et les jeunes des camps de jour ont créé une œuvre collective portant sur l'exploration de la cartographie personnelle. Des ateliers nomades sur l'atelier comme lieu de création ont également été offerts au Parc des rapides, aux abords de la piste cyclable.

Il fait un temps glo, glo, glorieux cet été

Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord
Arrondissement de Montréal-Nord

Les jeunes ont pu jouer à la marelle-patinoire, assister à des projections de films sur le hockey et participer à des ateliers artistiques autour de l'exposition *Le Temple des Glorieux : réflexions sur la religion du hockey* de l'artiste Étienne Rochon, alias Arthur Desmarteaux.

Sandscape

Maison de la culture de Pointe-aux-Trembles
Arrondissement de Rivière-des-Prairies-Pointe-aux-Trembles

Une série de rencontres sur le thème des arts numériques a été offerte

aux enfants des camps de jour. En s'inspirant de la démarche développée dans les œuvres de l'exposition *D.A.T.A : Netsea & Sandscape*, les enfants ont réalisé une cartographie sonore collective.

L'île des possibles

Maison de la culture Rosemont-La Petite-Patrie
Arrondissement Rosemont-La Petite-Patrie

Des visites guidées et des ateliers de dessin collaboratif ont été offerts aux enfants de 6 à 12 ans des camps de jour autour des thèmes de l'exposition, soit l'eau, la mer, les bateaux et l'environnement avec l'artiste Lysanne Picard.

Collages et constructions

Centre d'exposition Lethbridge
Arrondissement de Saint-Laurent

Les familles et les jeunes des camps de jour du quartier ont pu visiter l'exposition *Rébus et autres constructions* de Annie Descôteaux et Mathieu Lévesque, puis, sont entrés dans le processus de création des artistes au travers d'ateliers de création de tableaux en collage et d'un canevas géant en 3D pour tous les âges.

Animation pour les 5 à 15 ans et interventions artistiques

Maison de la culture Frontenac
Arrondissement Ville-Marie

Dans le but d'initier les jeunes aux arts visuels, la maison de la culture Frontenac a invité les jeunes des camps de jour à visiter ses expositions et à créer une œuvre en lien avec leurs découvertes. La visite animée des expositions, comprenant jeux et activités, était suivie d'un atelier de création.

Pour le grand public, des interventions artistiques ont été menées par l'artiste Natacha Clitandre sur le thème : transformer un lieu désaffecté en espace ludique et poétique. L'atelier permettait de concevoir des archives collectives pour documenter le projet par le biais de photographies, de cartes géographiques et autres matériaux. L'artiste Mathieu Cardin proposait quant à lui la création d'un diorama, une scène miniature en trois dimensions.

Éléments

Salle de diffusion de Parc-Extension
Arrondissement Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension

Librement inspiré des œuvres présentées dans l'exposition *Éléments* par les artistes Alice Jarry, Hannah

Claus et Rosalie D. Gagné, l'atelier de médiation transformait la salle d'exposition en studio de cinéma pour enfants. Les jeunes des camps de jour et des organismes communautaires de l'arrondissement ont pu jouer les rôles du réalisateur, du caméraman, du bruiteur, etc., autour du thème de la transparence.

Avec des familles, des immigrants récents, des aînés, des groupes communautaires

La ville, une île en chantier
Maison de la culture de Notre-Dame-de-Grâce
Arrondissement de Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce

Les ateliers étaient axés sur l'architecture avec l'exposition de Sabrina Ratté, Marie-Douce St-Jacques et Mathieu Latulippe. Allant de l'utopie paradisiaque des maquettes de Latulippe aux architectures flamboyantes de Marie-Douce St-Jacques, les citoyens étaient invités à réfléchir à l'impact de l'architecture sur notre milieu de vie et à l'importance de notre environnement sur notre qualité de vie. Collages et dessins étaient à l'honneur dans ces ateliers pratiques.

IR-RÉEL

Centre culturel de Notre-Dame-de-Grâce
Arrondissement de Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce

Les participants ont pu découvrir la démarche de Pascal Dufaux, dans son exposition *Réflexions scopiques* et réfléchir sur le principe de la vidéo-surveillance. Puis, à l'instar de Pascal Dufaux lui-même inspiré de Calder, les participants ont créé un mobile urbain.

Post Blue Bonnets

Maison de la culture de Côte-des-Neiges - Arrondissement de Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce

Axé sur le développement et l'aménagement durable des quartiers en lien avec l'exposition de Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne, le projet *Post-Olympiques* invitait les participants à réfléchir aux fonctions d'un quartier, à ses composantes et à l'impact des choix urbanistiques sur la qualité de vie citoyenne.

Histoires croisées :

Pierrefonds-Roxboro
Centre culturel de Pierrefonds
Arrondissement Pierrefonds-Roxboro

Projet de co-création, l'œuvre participative d'Emmanuelle Jacques invitait les citoyens à partager des moments significatifs de leur existence où se croisent expériences de vie et de ville.

Les participants pouvaient se situer sur une carte et raconter leur ville, ou plutôt se raconter, eux, dans leur ville. Des ateliers d'initiation à l'estampe ont été offerts aux jeunes et aux nouveaux arrivants afin de réaliser une grande cartographie murale de l'arrondissement.

Les mots : retenus, énoncés, tracés
Galerie Port-Maurice
Arrondissement Saint-Léonard

Deux ateliers de médiation culturelle ont été offerts aux familles issues de l'immigration dans l'arrondissement Saint-Léonard. Pendant quatre semaines consécutives, une dizaine d'enfants ont suivi l'atelier «Portrait sourire» avec l'artiste Bahar Taheri, tandis que leurs parents découvraient la calligraphie avec l'atelier «Calligrammes, chemin de l'écriture» de Mohammed Makhfi. Ensemble,

les participants se sont familiarisés avec la pratique des artistes et ont créé des œuvres qui ont été photographiées par Loïc Pravaz dans le but d'exposer leur travail au Parc Delorme

et de souligner, ainsi, la richesse de la diversité culturelle présente à Saint-Léonard et, par extension, à Montréal.

Histoires croisées : Verdun
Centre communautaire Elgar
Arrondissement Verdun

Lors des rencontres avec Emmanuelle Jacques et Gilles Bissonnet, les personnes âgées du Centre communautaire pour aînés de Verdun ont fait appel à leur mémoire pour témoigner de leurs souvenirs rattachés à la ville, et pour les transposer sur une carte géographique et affective du territoire. Au travers de cet échange humain et créatif, les participants se sont initiés aux enjeux de l'art contemporain québécois.

Avec les écoles

Une île, une école = 24 horizons
Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal
Arrondissement du Plateau-Mont-Royal

Les élèves d'une classe de l'école secondaire Jeanne-Mance ont pu écouter l'artiste Jonathan Villeneuve parler de son travail et ont participé

à des ateliers de création avec l'artiste Sandra Lachance. Les résultats de ces ateliers ont été présentés dans une exposition photographique en lien avec l'exposition *Distances : latences* à la maison de la culture.

Lettres d'amour aux arbres centenaires de Montréal

Maison de la culture Marie-Uguay
Arrondissement du Sud-Ouest

Des écoles et résidences pour aînés du quartier ont été jumelées à des arbres centenaires et les participants ont pris part à des rencontres autour d'ateliers d'écriture et d'art textile avec les artistes Patsy Van Roost et Bertrand Laverdure. Les jeunes des écoles du quartier ont été sensibilisés autant à la nature qu'à la poésie pour écrire des lettres d'amour aux arbres centenaires. Ils ont ensuite été jumelés avec des aînés pour créer une grande broderie poétique qui orne leur arbre centenaire.

Tentaculaire
Bibliothèque de L'Île-Bizard
Arrondissement de l'Île-Bizard-Ste-Geneviève

Les participants sont entrés dans un processus créatif avec l'artiste

José Luis Torres qui faisait appel aux habiletés manuelles, intellectuelles, visuelles, ainsi qu'à la vivacité des collaborateurs et à leur capacité de travailler en équipe. Chaque projet de création a été élaboré à partir de matériaux de récupération.

Immersion dans le monde de la BD!

Maison de la culture Mercier
Arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve

Les jeunes du primaire et du secondaire des écoles du quartier Mercier ont été mis en contact avec les arts visuels par le biais de l'exposition *Storytelling* des artistes Paul Abraham et Paul Brunet. La diversité des démarches a été mise en lumière à travers des visites guidées de l'exposition, des ateliers de réalisation d'un fanzine et de la création de personnages 3D avec les artistes.

Créer avec la nature
Galerie d'art d'Outremont
Arrondissement Outremont

S'inspirant de sa démarche créative, l'artiste Katherine Melançon a accompagné les élèves d'écoles primaires du quartier dans la réalisation d'œuvres d'art éphémères

à partir d'échantillons de végétaux et d'éléments naturels scannés et retravaillés, leur permettant de découvrir la nature sous un angle nouveau.

Lettres d'amour aux arbres centenaires en tournée! Dans 9 arrondissements de Montréal :

Ahuntsic-Cartierville, Côte-des-Neiges-Notre-Dame-de-Grâce, Outremont, Rosemont-La Petite-Patrie, Rivière-des-Prairies–Pointe-aux-Trembles, Saint-Laurent, Sud-Ouest, Verdun, Ville-Marie

Des pique-niques festifs ouverts à tous et toutes pendant lesquels l'auteur Bertrand Laverdure et des poètes invités lisaient des extraits de textes traitant d'amour, d'écologie, de la nature et des arbres. Au fil de la rencontre, le groupe rendait hommage à un arbre centenaire en lui composant une lettre d'amour poétique collective, écrite en direct. La lettre était ensuite estampée par les participants et cousue sur place par Patsy Van Roost, la fée urbaine. L'installation de la lettre autour de l'arbre marquait la fin du rituel jusqu'au prochain rendez-vous.

Programmation

Ahuntsic-Cartierville	Exposition du 17 juin au 19 août Vernissage le 17 juin–15h	Exposition du 8 août au 4 septembre Vernissage le 23 août – 17h
<u>Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville</u> <i>Memorsion</i> Manuel Chantre Exposition du 16 juin au 9 septembre Vernissage le 16 juin–18h — <i>Le jeu de l'oie</i> Caroline Gagné & Patrice Coulombe Exposition du 16 juin au 9 septembre Vernissage le 16 juin–18h	<u>Maison de la culture de Côte-des-Neiges</u> <i>Post-Olympiques</i> Virginie Laganière & Jean-Maxime Dufresne Exposition du 22 juin au 19 août Vernissage le 22 juin–18h — <i>HORS CHAMPS</i> Julien Boily Exposition du 22 juin au 19 août Vernissage le 22 juin–18h	<u>Centre culturel et communautaire Henri-Lemieux</u> <i>Territoires réinventés : Cartographies non-cartésiennes</i> Suzanne Joos Exposition du 8 juin au 12 août Vernissage le 7 juin–17h30
Anjou		Le Plateau-Mont-Royal
<u>Galerie d'art Goncourt</u> <i>RV : L'UNIVERS</i> Ève Cadieux Exposition du 15 juillet au 20 août Vernissage le 15 juillet–15h	<u>Centre culturel de Notre-Dame-de-Grâce</u> <i>Réflexions scopiques</i> Pascal Dufaux Exposition du 30 juin au 3 septembre Vernissage le 29 juin–18h	<u>Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal</u> <i>Distances : latences</i> Sandra Lachance, Mériol Lehmann, François Quévillon, Jonathan Villeneuve Exposition du 21 juin au 20 août Vernissage le 21 juin–17h — <i>Lieux communs</i> Guillaume Lachapelle & Patrick Ma Exposition du 21 juin au 28 août (Installation au coin de la rue St-Viateur et du boulevard Saint-Laurent)
Côte-des-Neiges – Notre-Dame-de-Grâce	Lachine	
<u>Maison de la culture de Notre-Dame-de-Grâce</u> <i>Presque des îles / Almost Islands</i> Mathieu Latulippe Exposition du 17 juin au 19 août Vernissage le 17 juin–15h — <i>Escale & Les architectures</i> Sabrina Ratté, Marie-Douce St-Jacques	<u>Salle de L'Entrepôt</u> <i>Des îles dans les îles</i> David Lafrance Exposition du 7 juillet au 20 août Vernissage le 7 juillet–18h — <u>Bibliothèque Saul-Bellow</u> <i>Cartographie ré-imaginée</i> Dominique Ferraton & Maia lotzova	

Le Sud-Ouest	Montréal-Nord	Maison Antoine-Beaudry
<u>Maison de la culture Marie-Uguay au vu</u> Jérôme Bouchard Exposition du 16 juin au 19 août — <i>Lettres d'amour aux arbres centenaires de Montréal</i> Collectif Verdure (Bertrand Laverdure, Éric Théoret, Patsy Van Roost) Exposition du 16 juin au 19 août	<u>Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord</u> <i>Le temple des glorieux</i> Étienne Rochon alias Arthur Desmarteaux Exposition du 29 juin au 27 août Vernissage le 29 juin–17h	<u>Matières-temps</u> Manuel Bisson, Chantal Durand Exposition du 17 juin au 3 septembre
Outremont	Pierrefonds-Roxboro	Maison Pierre-Chartrand/Maison de la culture de Rivière-des-Prairies Archipel
<u>Galerie d'art d'Outremont</u> <i>L'état des matières</i> Katherine Melançon Exposition du 18 mai au 18 juin Vernissage le 18 mai–17h	<u>Bibliothèque de L'Île-Bizard</u> <i>Tentaculaire</i> José Luis Torres Exposition du 8 juin au 3 août Vernissage le 8 juin–18h	<u>Trois rivages</u> Lysanne Picard & Joanna Chelkowska, Pavitra Wickramasinghe, Éric Sauvé Exposition du 9 juin au 18 août Vernissage le 8 juin–17h
L'Île-Bizard-Sainte-Geneviève	Mercier-Hochelaga-Maisonneuve	Rosemont-La Petite Patrie
<u>L'Île-Bizard-Sainte-Geneviève</u> <i>Tentaculaire</i> José Luis Torres Exposition du 8 juin au 3 août Vernissage le 8 juin–18h	<u>Mercier-Hochelaga-Maisonneuve</u> <i>Histoires croisées : Pierrefonds-Roxboro</i> Emmanuelle Jacques Exposition du 13 juillet au 27 août	<u>Maison de la culture Rosemont-La Petite Patrie</u> <i>Trois rivages</i> Lysanne Picard & Joanna Chelkowska, Pavitra Wickramasinghe, Éric Sauvé Exposition du 9 juin au 18 août Vernissage le 8 juin–17h
Saint-Laurent	Rivière-des-Prairies–Pointe-aux-Trembles	Saint-Laurent
<u>Centre d'exposition Lethbridge</u> <i>Rébus et autres constructions</i> Annie Descôteaux, Mathieu Lévesque Exposition du 22 juin au 27 août Vernissage le 22 juin–17h	<u>Maison de la culture Maisonneuve</u> <i>Nouveaux développements</i> Sébastien Cliche Exposition du 9 juin au 3 septembre Vernissage le 9 juin–18h	<u>Centre d'exposition Lethbridge</u> <i>Rébus et autres constructions</i> Annie Descôteaux, Mathieu Lévesque Exposition du 22 juin au 27 août Vernissage le 22 juin–17h

Œuvres

Saint-Léonard

Galerie Port-Maurice

Les mots : retenus, énoncés, tracés
Bahar Taheri, Makhfi
Exposition du 31 mai au 29 juillet
Vernissage le 1er juin–18h

Verdun

Centre communautaire Elgar

Histoires croisées : Verdun
Emmanuelle Jacques
Exposition du 14 juin au 11 août

Centre culturel de Verdun

Archipel & Mirador
Anne-Marie Proulx, Gilles Bissonnet
Exposition du 14 juin au 11 août
Vernissage le 15 juin - 17h

Ville-Marie

Maison de la culture Frontenac,
Studio 1

*Points de vue et perspectives
semi-aériennes*
Mathieu Cardin, Natacha Clitandre,
Claudette Lemay, Laurent Lévesque
Exposition du 14 juin au 26 août
Vernissage le 14 juin–17h

Maison de la culture Frontenac, Studio 2

Longer le récit

Patrick Bérubé, Jonathan Plante
Exposition du 14 juin au 26 août
Vernissage le 14 juin–17h

Villeray–Saint-Michel– Parc-Extension

Salle de diffusion
de Parc-Extension

Éléments

Alice Jarry, Hannah Claus,
Rosalie D. Gagné

Exposition du 28 juin au 20 août
Vernissage le 28 juin–17h

Arrondissements multiples

Lettres d'amour aux arbres centenaires
en tournée avec les artistes Bertrand
Laverdure et Patsy Van Roost dans
9 quartiers de Montréal.

Petits et grands sont invités à par-
ticiper à un pique-nique festif pour
rendre hommage à un arbre cente-
naire en lui composant une lettre
d'amour poétique collective, écrite
en direct. La lettre sera ensuite es-
tampée par les invités et cousue
sur place par Patsy Van Roost,
la fée urbaine. L'installation de la
lettre autour de l'arbre, comme un

gros câlin, marquera la fin du rituel
jusqu'au prochain rendez-vous.

Les dimanches du 25 juin au
20 août de 12h à 15h dans un parc
de Montréal, remis au samedi sui-
vant en cas de pluie.



Alice Jarry et Vincent Evrard, *Lighthouses_01*, p.12



Anne-Marie Proulx, de la série photographique *Archipel*, p.13



Annie Descôteaux, *Fantasy Home*, p.14



Bahar Taheri, *There Is No Way to Communicate*, p.15



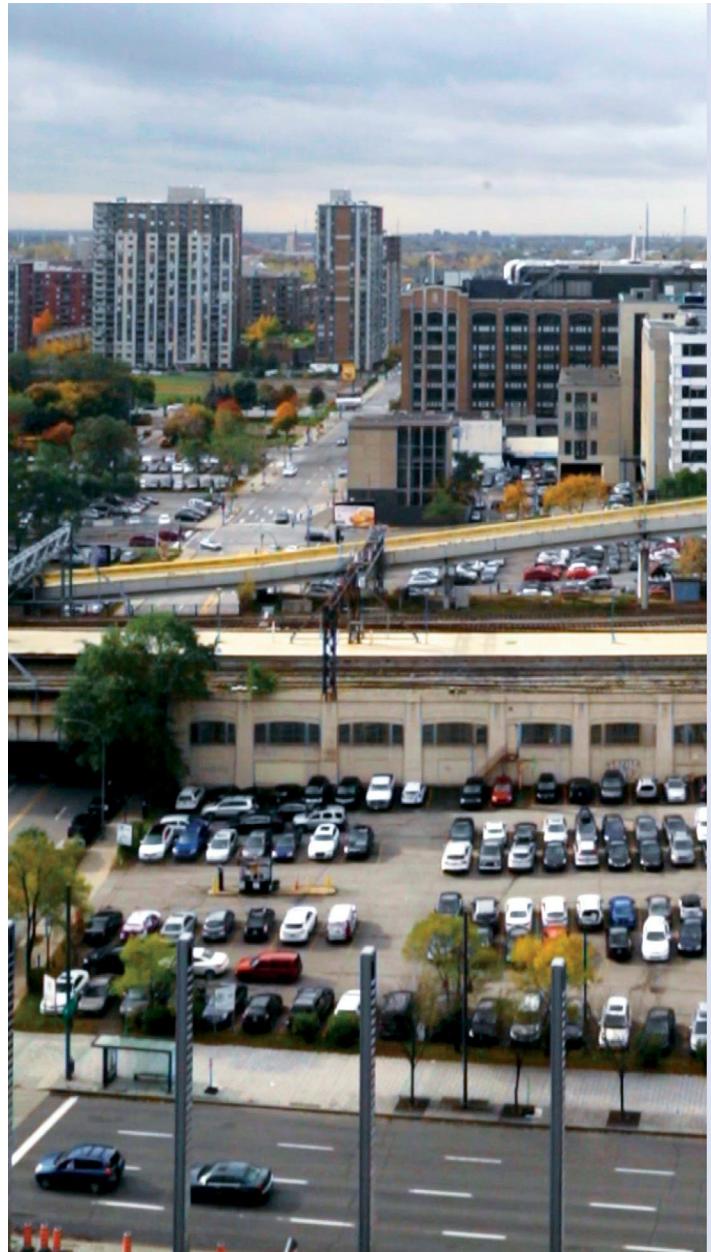
Caroline Gagné & Patrice Coulombe, *Le jeu de l'oie*, p.16

72



Chantal Durand, *Sans titre (os et soie)*, p.17

73



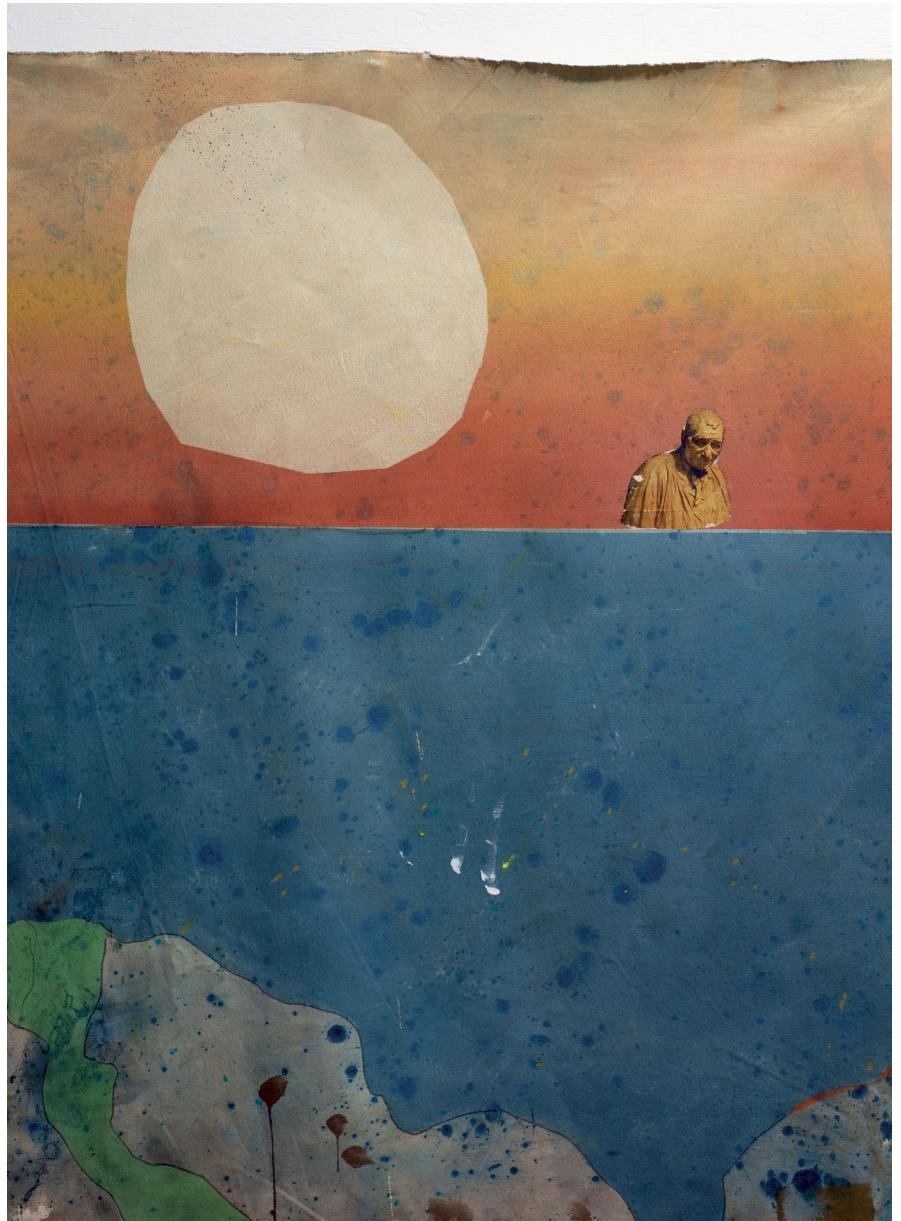
Claudette Lemay, Ascenseurs avec vue, p.18

74



Collectif Verdure, *Lettres d'amour aux arbres centenaires de Montréal*, p.19

75



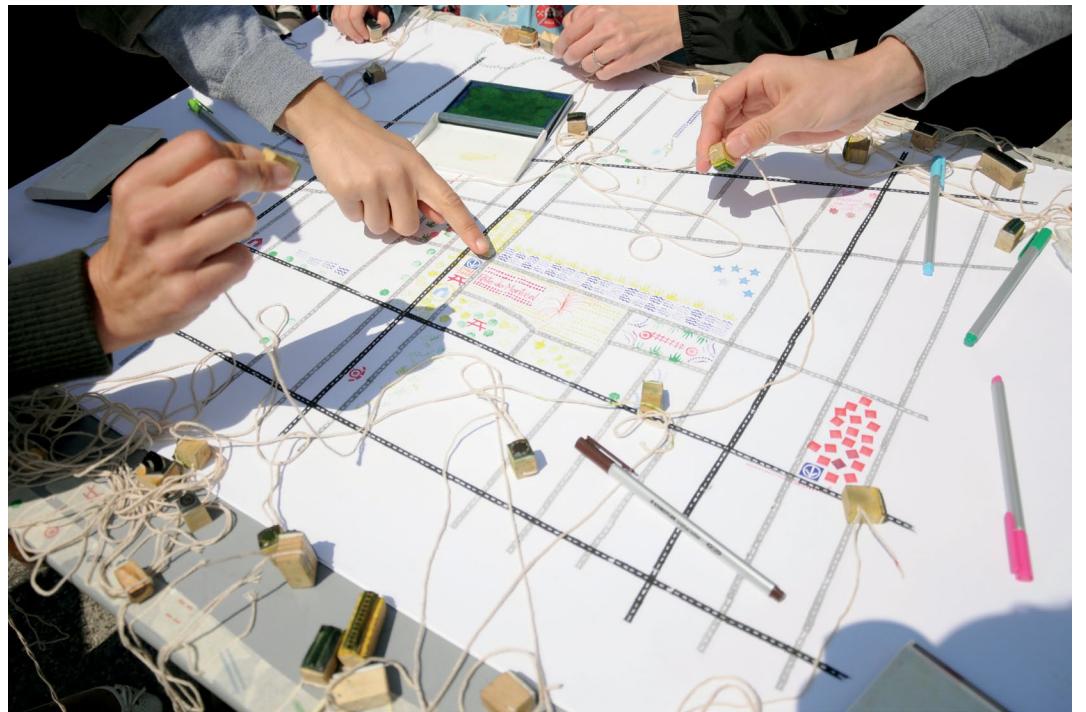
David Lafrance, *Île Bizard* (détail), p.20

76



Dominique Ferraton & Maia Iotzova, *Wild City Mapping / Cartographie ré-imaginée*, p.21

77



Emmanuelle Jacques, *Les chemins de traverse*, p.22



Éric Sauvé, *Tout ce qui flotte*, p.23



Etienne Rochon alias Arthur Desmarteaux, *La grande messe ou La ville est hockey*, p.24



Ève Cadieux, de la série *RV : L'UNIVERS*, p.25



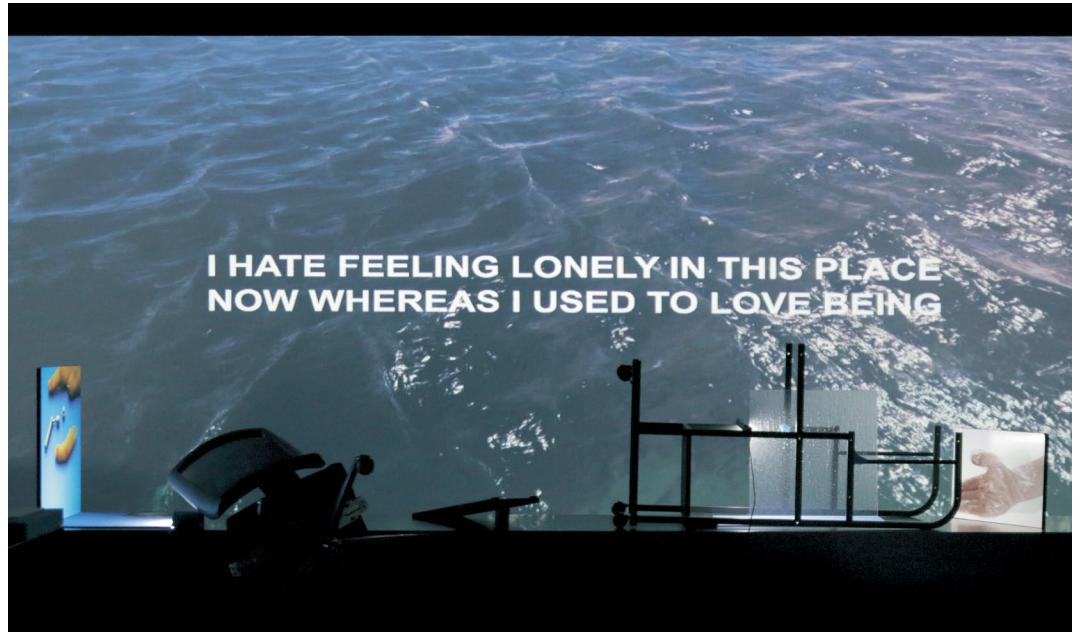
François Quévillon, *En attendant Bárðarbunga*, p.26

82



Gilles Bissonnet, *Mirador* (détail), p.27

83



Grégory Chatonsky, *Netsea* (immersion version), p.28



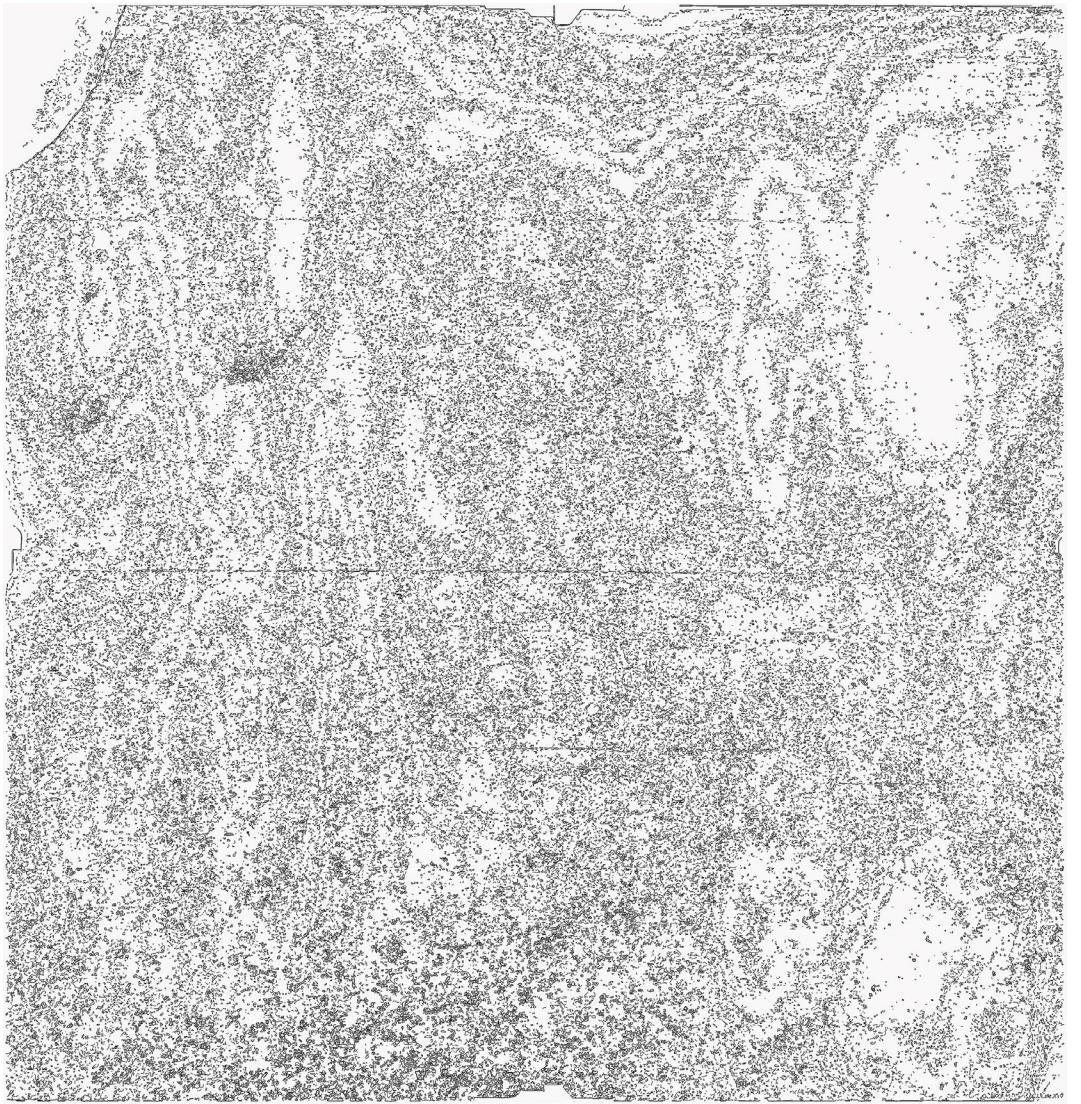
Guillaume Lachapelle & Patrick Ma, *Lieux communs*, p.29



Hannah Claus, *all of this was once covered in water* (image vidéo), p.30

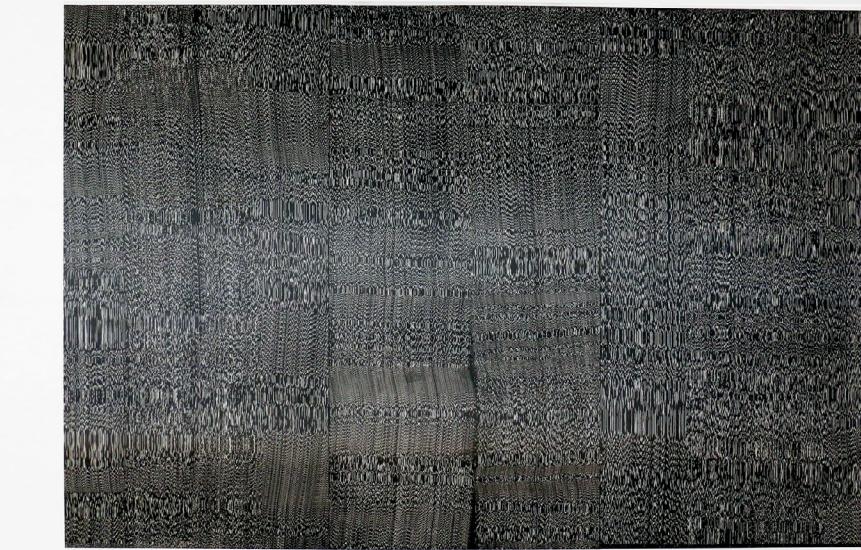


Jean-Maxime Dufresne et Virginie Laganière, *À l'intérieur du Bird's Nest*, Beijing, p.31



Jérôme Bouchard, *au vu VM97-3_7P1-09*, p.32

88



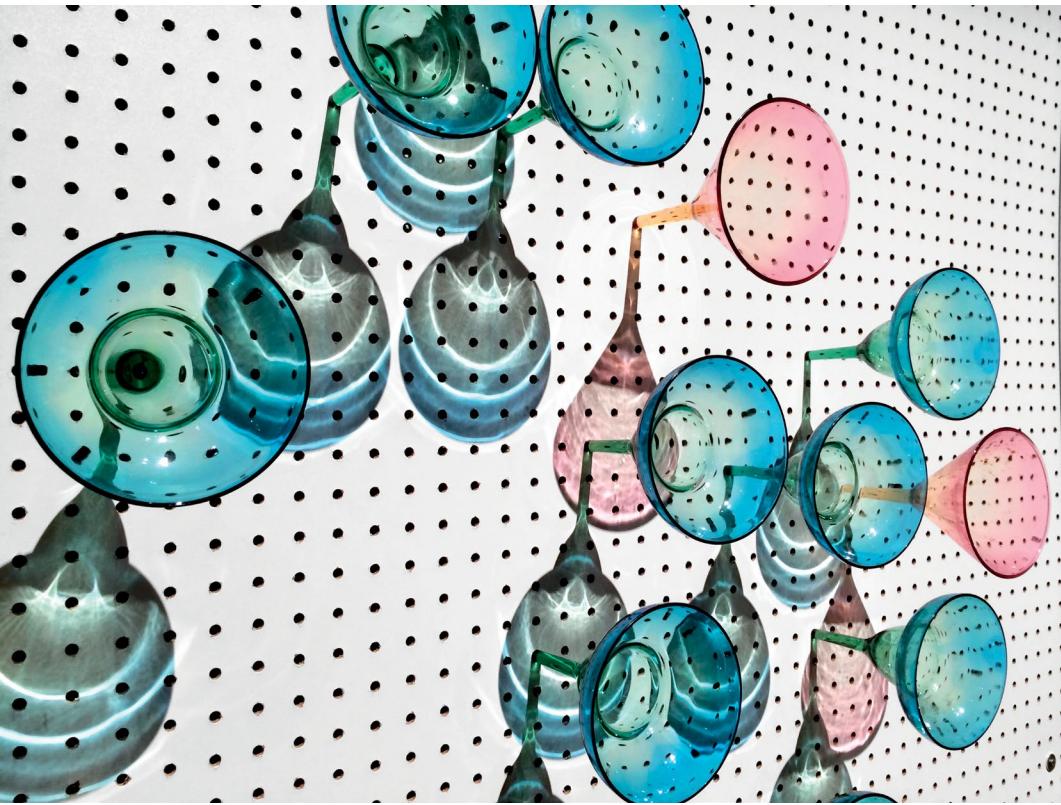
Jonathan Plante, *Invariants*, p.33



89



Jonathan Villeneuve, *Mouvement de masse*, p.34



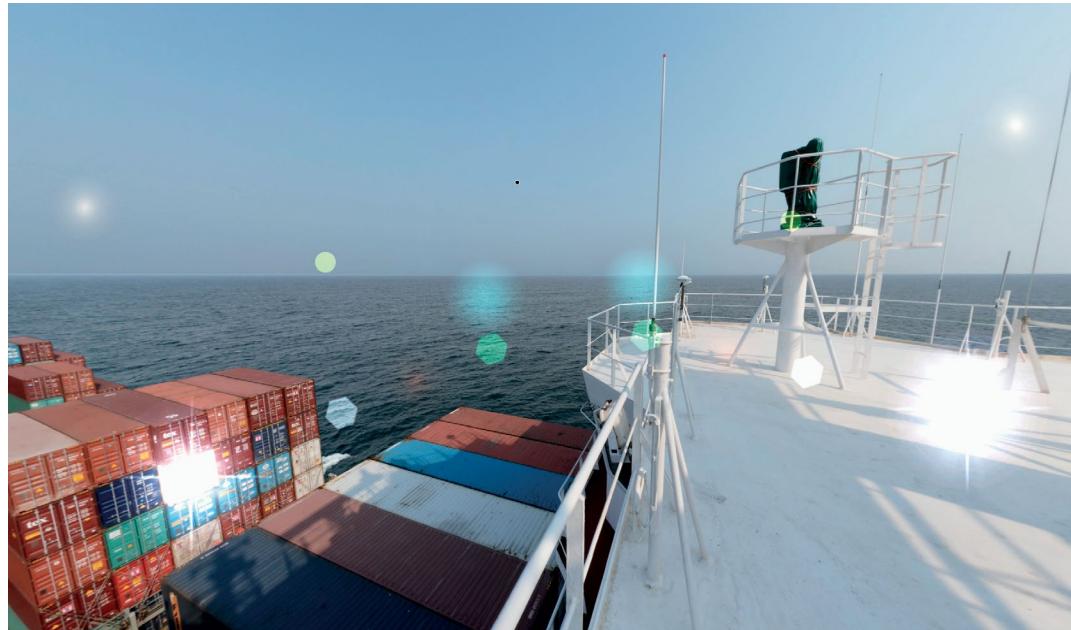
José Luis Torres, *Apparences trompeuses*, p.35



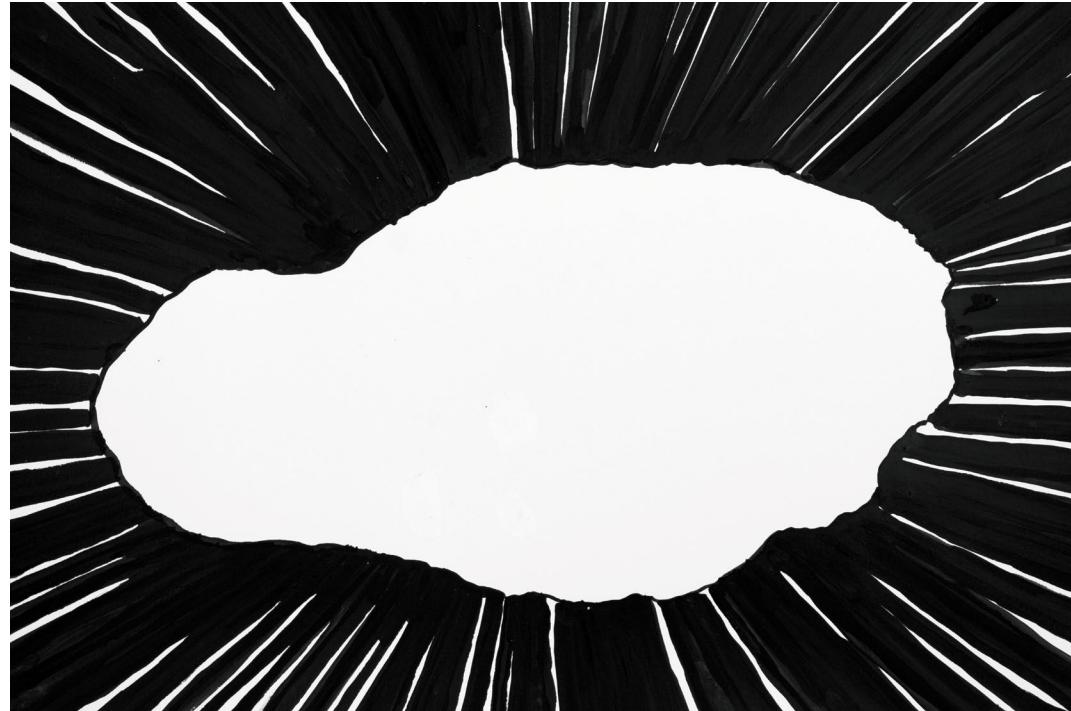
Julien Boily, *HI & LO (Devant Hoover)*, p.36



Katherine Melançon, *Prolonger la pensée par le bras - Joseph Beuys*, p.37



Laurent Lévesque, *Friendly Floatees*, p.38



Lysanne Picard & Joanna Chelkowska, *La possibilité d'une île*, p.39



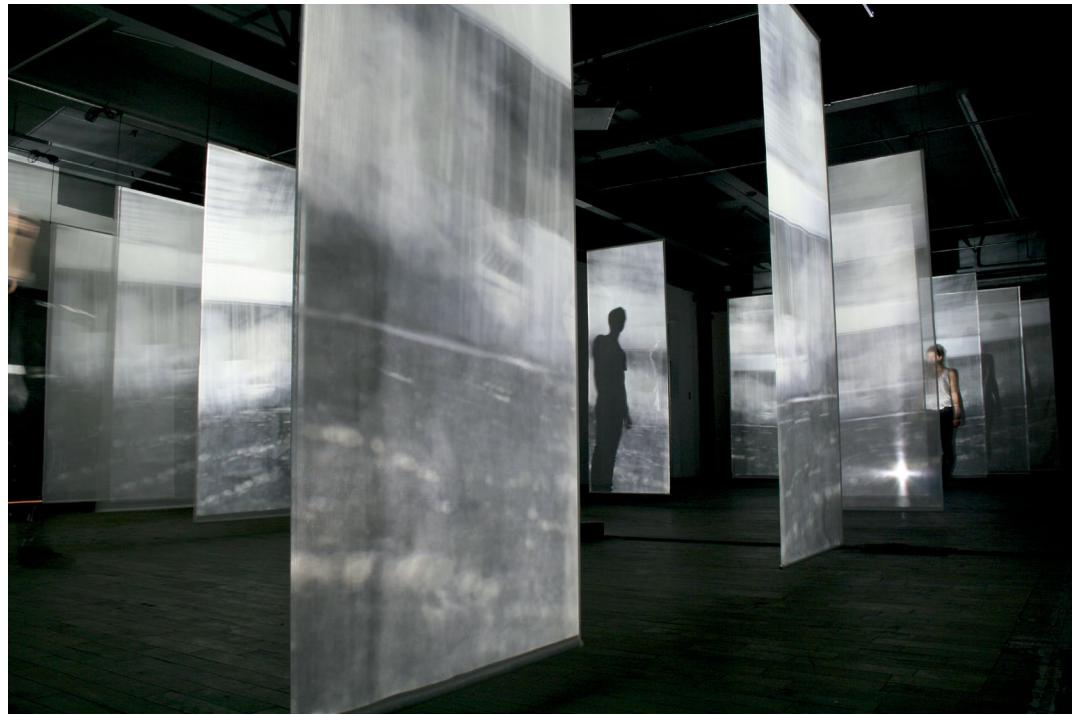
Makhfi, *Bulle de sang*, p.40

96



Manuel Bisson, *Piège-pigeon*, p.41

97



Manuel Chantre, *Memansion*, p.42

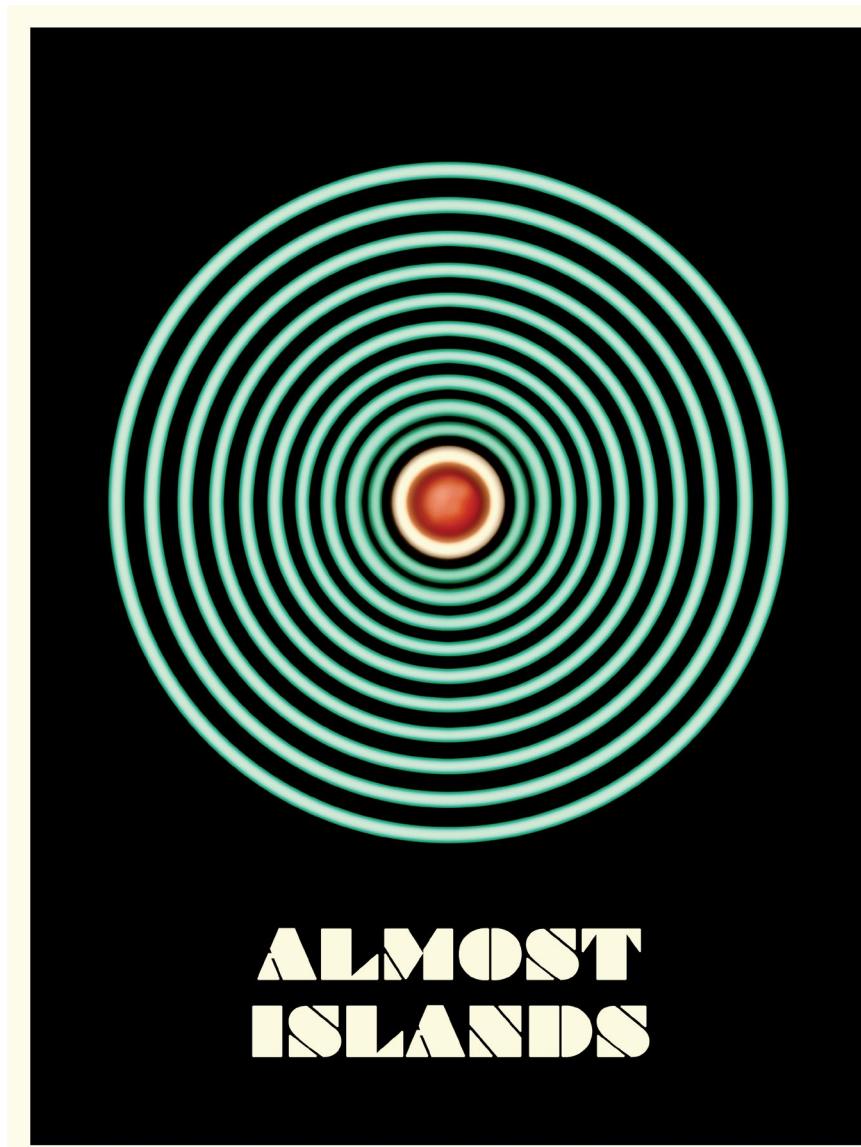


Marie-Douce St-Jacques, *Collage 2*, p.43



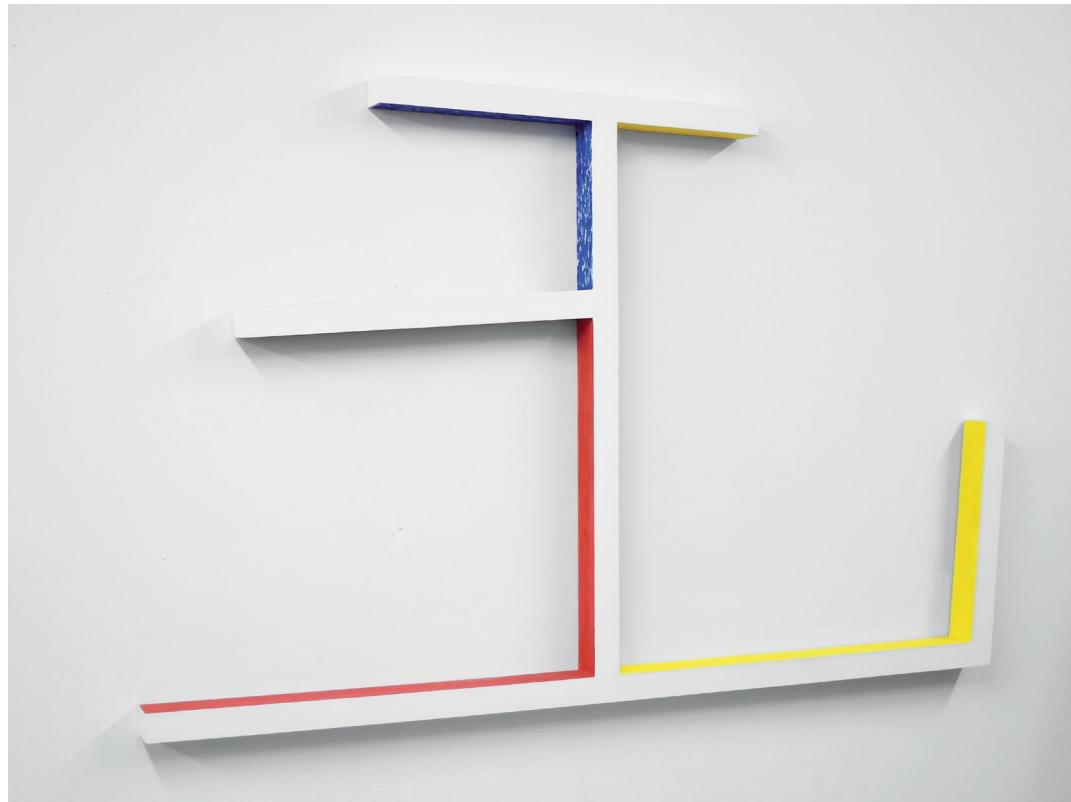
Mathieu Cardin, *Le Qualità Segrete Del Verde #2*, p.44

100



Mathieu Latulippe, *Almost Islands*, p.45

101



Mathieu Lévesque, *Parallèles 4C (De Stijl)*, p.46

102



Mériol Lehmann, *rang saint-léandre, vers le nord | Terres*, p.47

103



Natacha Clitandre, *Time Capsules Montréal — Aperçus d'hétérotopies urbaines*, p.48



Pascal Dufaux, *Réflexions scopiques*, p.49



Patrick Bérubé, *Flots* (détails), p.50



Paul Brunet, *Finalement II*, p.51



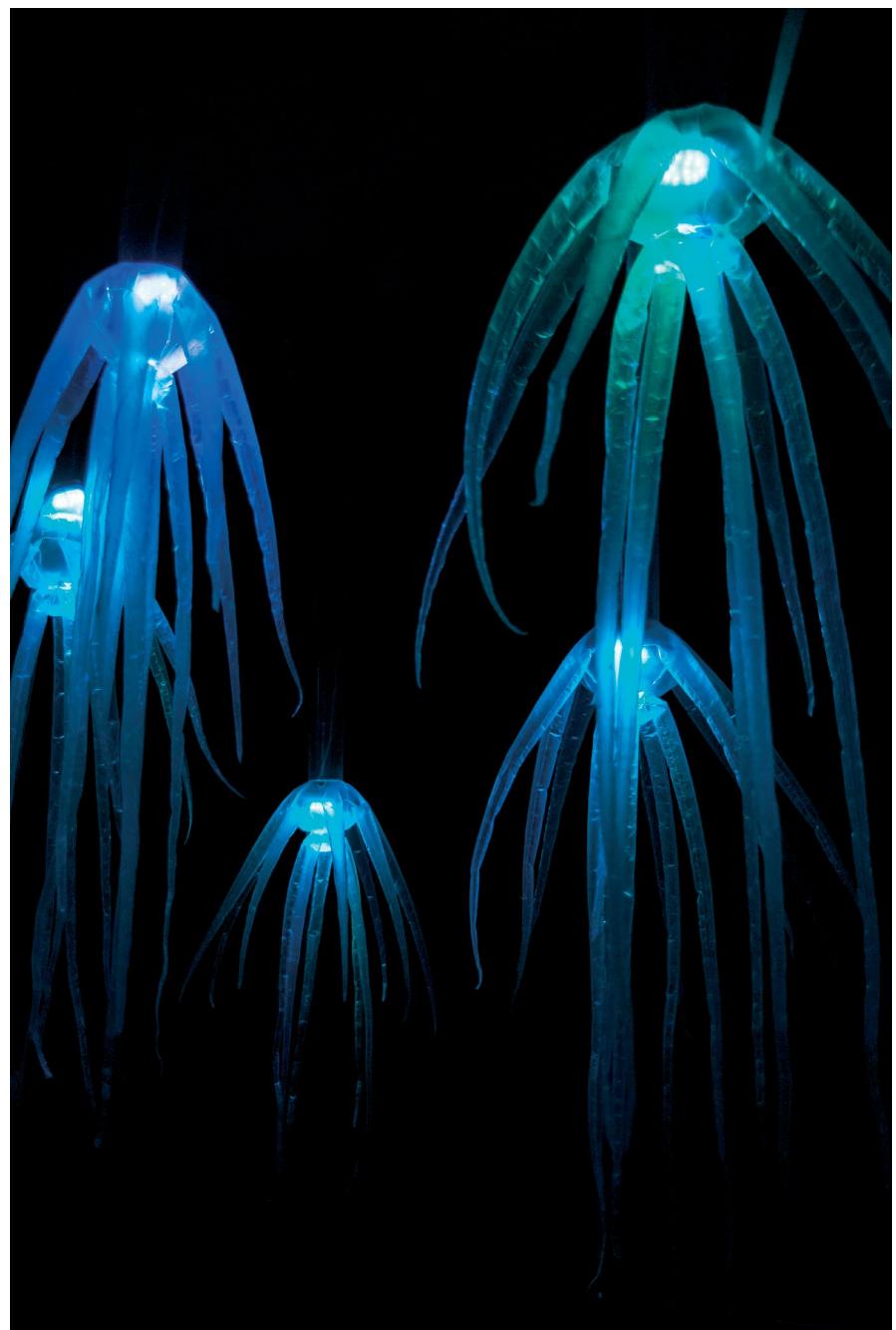
Paul Abraham, *Vache en cavale*, p.51

108



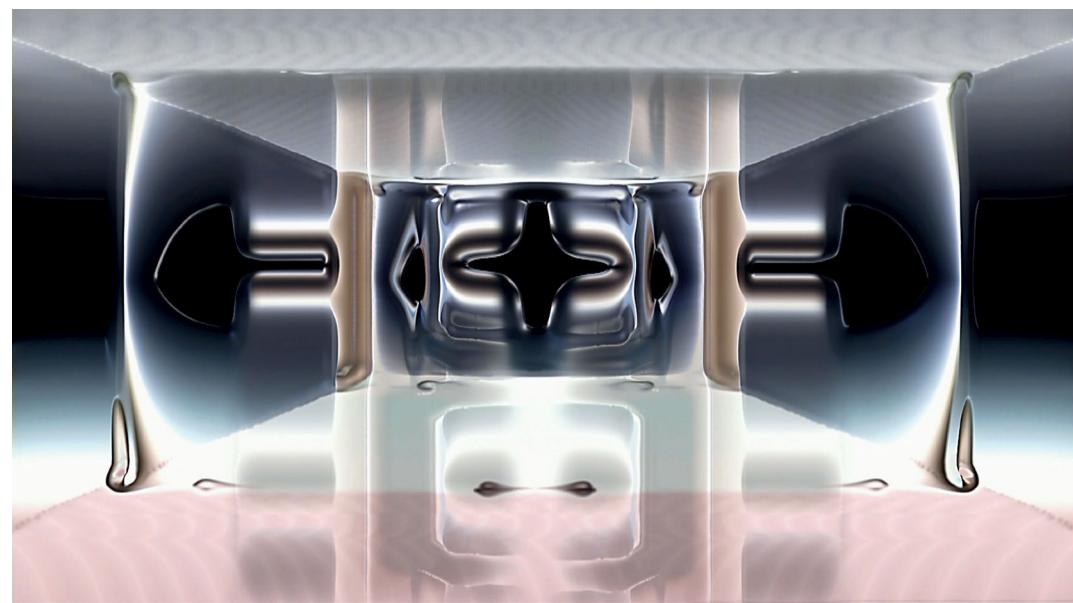
Pavitra Wickramasinghe, *Last Syllable of Time*, p.52

109



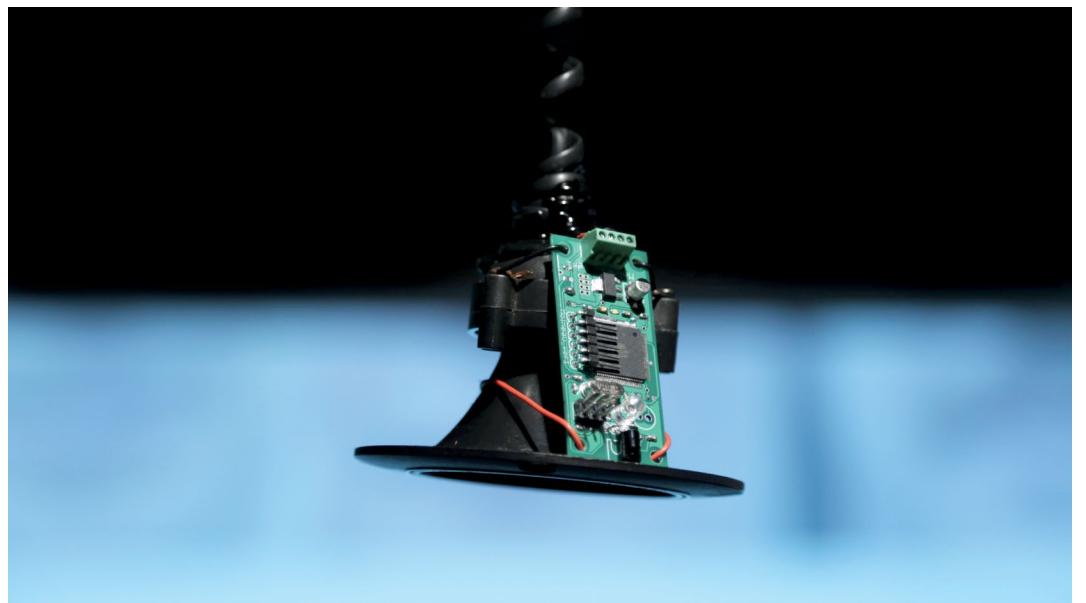
Rosalie D. Gagné, *Règne artificiel III*, p.53

110



Sabrina Ratté, *Escales*, p.54

111



Sofian Audry & Samuel St-Aubin, *Archipel*, p.55



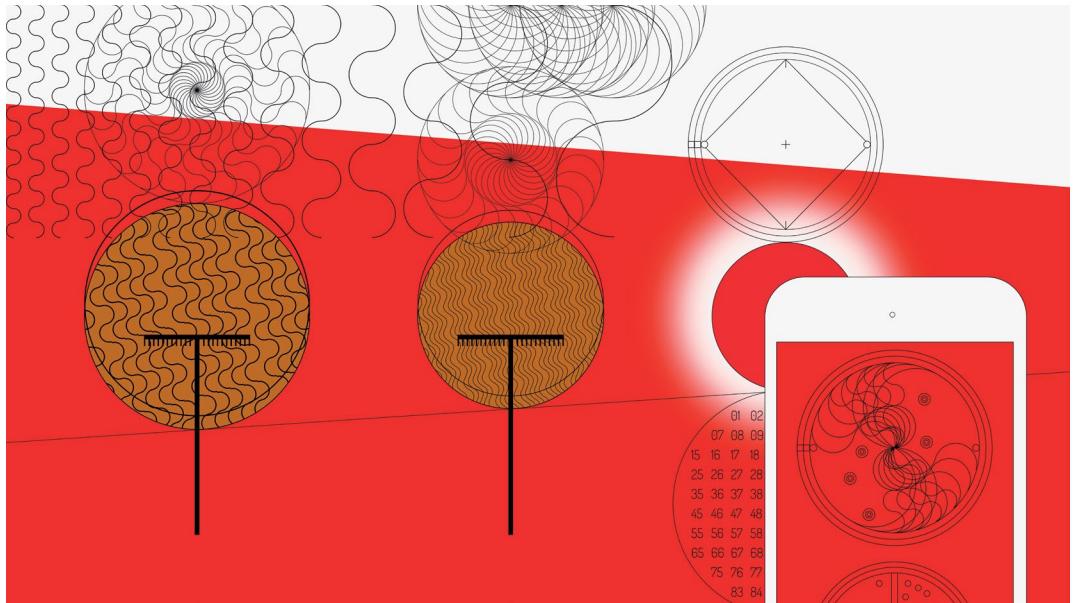
Sandra Lachance, *Portraits : porter*, p.56



Sébastien Cliche, *Nouveaux développements*, p.57



Suzanne Joos, *Topographie de conteneurs* (détail), p.58



Yannick Guéguen, *Sandscape*, p.59

Nom masculin (latin *horizon*, -ontis, du grec *horidzôn*, -ontos)

cesse des horizons nouveaux, de larges prairies d'un côté, et, de l'autre, une colline toute peuplée de chalets (Maupass., *Contes et nouv.*, t. 1, Dimanches bourg, Paris, 1880, p. 324). J'ai gardé à jamais au fond de ma mémoire l'image des horizons qui ont entouré ces promenades [autour de Clermont] (Bourget, *Disciple*, 1889, p. 70).

b) Paysage entourant un lieu, caractéristique de ce lieu; ce lieu. Voici bientôt trois mois et demi que je suis à la campagne, sous le toit paternel (...), au centre d'un horizon chéri (M. de Guérin, *Journal*, 1832, p. 143).

— Vieilli. Horizon borné. Site où la vue est limitée de toute part. Ils voulaient une campagne qui fût bien la campagne, sans tenir précisément à un site pittoresque, mais un horizon borné les attristait (Flaubert, *Bouvard*, t. 1, 1880, p. 15).

C. — Au fig.

1. a) [Gén. au plur.] Cadre géographique, social, culturel limitant les aspirations d'un milieu socio-culturel, d'une personne dans ce milieu. Les horizons étroits d'un milieu social. En vain, pour agrandir ses horizons, pour oublier un peu le cercle et la place du marché, en vain s'entourait-il de baobabs et autres végétations africaines (A. Daudet, *Tartarin de T.*, 1872, p. 14). Une des manières d'assumer le fait qu'elle [la jeune fille] est mal intégrée à la société, c'est d'en dépasser les horizons bornés (Beauvoir, *Deux sexe*, t. 2, 1949, p. 123).

b) Cadre temporel de l'existence d'une personne, dans la dimension du futur. Synon. avenir, futur. L'orgueil a eu sa ration de renommée (...), on s'étonne qu'elles n'aient pas apporté des joissances plus vives. Dès ce moment, l'horizon se vide, aucun espoir nouveau ne vous appelle là-bas, il ne reste qu'à mourir (Zola, *Œuvre*, 1886, p. 197). Le mois d'août tout employé au déménagement (...). Mon horizon est tout obstrué par ce roman que j'ai promis à l'Amérique (...). Il me tarde de n'avoir

plus devant moi que... moi-même (Gide, *Journal*, 1928, p. 886).

c) Littér. [Construit avec un compl. prép. désignant une faculté ou une représentation humaine] Ce qui, à la limite du champ de conscience, constitue le cadre ou l'objet d'une représentation, d'une visée humaine. Il [l'Astre noir] venait peu dans ce lieu funèbre [le cimetière], trop vital pour aimer sincèrement la mort, bien qu'elle fût l'horizon noir de la plupart de ses conceptions (L. Daudet, *Astre noir*, 1893, p. 99).

d) En partic., PHILOS. (phénoménol.), PSYCHOL. (de la forme). Synon. de fond. Regarder l'objet c'est s'enfoncer en lui, (...) les objets forment un système où l'un ne peut se montrer sans en cacher d'autres. Plus précisément, l'horizon intérieur d'un objet ne peut devenir objet sans que les objets environnants deviennent horizon et la vision est un acte à deux faces (Merleau-Ponty, *Phénoménol. perception*, 1945, p. 82).

2. [Gén. déterminé par un adj. ou un compl. déterminatif spécifiant un domaine de la pensée et/ou de l'action]

a) Domaine, champ dans lequel s'exerce la pensée ou l'action d'une époque, d'un groupe social ou d'un individu, en tant qu'il est limité historiquement et socio-culturellement. S'il [Etienne Pasquier] ne sortit pas des horizons de son temps, on peut observer à son honneur qu'il les embrassa tout entiers (Sainte-Beuve, *Caus. lundi*, t. 3, 1851-62, p. 268).

Avec la paix de Wilson, l'horizon européen s'élargira; les idées de solidarité humaine, de civilisation collective, tendront à se substituer à celles de nationalité (Martin du G., Thib., *Épil.*, 1940, p. 981)

b) En partic.

a) Horizon social, p. ell., horizon. Synon. de société, milieu socio-culturel. L'espace social commence de se polariser, on voit apparaître une région des exploités. À chaque poussée venue d'un point quelconque de

l'horizon social, le regroupement se précise par delà les idéologies et les métiers différents (Merleau-Ponty, *Phénoménol. perception*, 1945, p. 508).

b) Situation, conjoncture (politique, sociale) considérée sous l'angle du futur. Synon. perspectives. Se profiler à l'horizon. L'horizon politique est terriblement embrouillé et chargé en ce moment; je ne crois pourtant pas (...) à un très prochain orage (Tocqueville, *Corresp. [avec Henry Reeve]*, 1839, p. 46).

v) Dans le domaine économique. Sphère d'activité. Il [l'entrepreneur-pionnier] transcende les entrepreneurs à l'horizon limité qui subissent le marché et les prix au lieu de les faire (Perroux, *Écon. xxes*, 1964, p. 621).

c) Tour d'horizon (de qqc., sur qqc.). Exposé où sont recensés et présentés les différents aspects d'une situation ou d'un sujet. En 1922, André Rousseau a fait un tour d'horizon et tracé un tableau des différentes tendances, des différents états de l'âme contemporaine, sous le titre *Âmes et visages du XX^e siècle* (Arts et litt., 1936, p. 40-4). Ce bref tour d'horizon sur le hand-ball, sur son historique, son évolution, son influence éducative, ses règles, sa technique, sa tactique, nous fait entrevoir la vocation de ce sport (Jeux et sports, 1967, p. 1393).

3. Gén. au plur. Nouvel, nouveaux horizon(s), p. ell., horizon(s). Domaine, champ non encore exploré, qui s'ouvre à la pensée, à l'action d'une époque, d'un groupe social ou d'un individu. De nouveaux horizons s'ouvrent pour, devant qqn. La paix dans Moscou accomplissait et terminait mes expéditions de guerre (...). Un nouvel horizon, de nouveaux travaux allaient se dérouler (Las Cases, *Mémor. Ste-Hélène*, t. 1, 1823, p. 1075). Des horizons inattendus grandissent devant la biologie (Teilhard de Ch., *Phénom. hum.*, 1955, p. 164).

